

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL

N° 2603

SAMEDI 14 JANVIER 1893

*Prix du Numéro : 75 centimes.*

### ABONNEMENTS

#### FRANCE

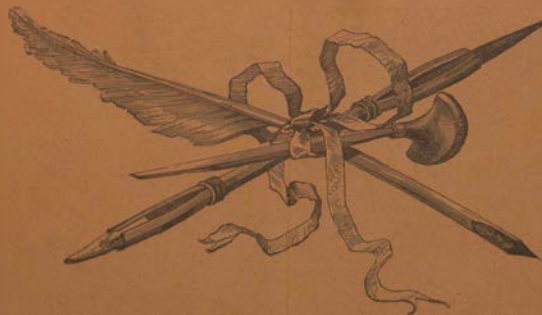
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGERIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

#### ETRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



### PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

**AVIS RHUM ST-JAMES** de provenance authentique des célèbres Plantations de St-James, et vend exclusivement en bouteilles carrées.

Fruit laxatif rafraîchissant  
**TAMAR INDIEN GRILLON** très agréable à prendre contre **CONSTIPATION** Hémorroïdes; Bile, Manque d'appétit, Embarras gastrique et intestinal, migraine en provenant  
**PHARMACIE E. GRILLON**, 28, rue Grammont, Paris. Boîte : 2,50

VIENT DE PARAÎTRE  
**ALMANACH DE « L'ILLUSTRATION »**  
 51<sup>e</sup> ANNÉE Pour 1893 51<sup>e</sup> ANNÉE  
 L'Almanach de L'ILLUSTRATION pour 1893 forme un Bel Album grand in-8°, magnifiquement illustré.  
 En vente aux bureaux de L'Illustration.  
 Envoi franco contre 1 fr. 25 en timbres-poste ou mandat-poste.

LA VOGUE DONT JOUIT LE  
**COALTAR Saponné LE BEUF**  
 comme Désinfectant hygiénique, est due à ses propriétés antiseptiques, microbicides et cicatrisantes qui l'ont fait adopter dans les hôpitaux de la ville de Paris. La Médecine Vétérinaire a trouvé également de nombreuses applications à faire de cet excellent produit (plaies, ulcères, maladies de la peau, cocotte, etc.) dans les Pharmacies. — Se méfier des imitations. — Exiger le véritable nom.  
**DAVIS** La plus parfaite machine à coudre américaine. La seule à entraînement vertical. La meilleure pour la famille et l'atelier. Député dans les meilleures maisons de province. Agence centrale: M<sup>rs</sup> V. ANDRE, 44, St-Louis, à Paris.

**CACAO VAN HOUTEN** UNIVERSELLEMENT RECONNU COMME **MEILLEUR ET MOINS CHER** QUE TOUS LES **CHOCOLATS**

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



La présence des demoiselles dans les bureaux de poste nécessitant quand elles sont jolies une indication complémentaire.

— Je viens saisir la recette de *Guillaume Tell*!...  
 — Vous?  
 — Ordre de M. Méline: Représailles sur tous les objets d'origine suisse!

Nouvelle effigie des pièces de cent sous adoptée par le gouvernement et portant quelques conseils philosophiques de M. Dupuy.

SOIREE OFFICIELLE  
 — Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'espère néanmoins avoir le plaisir de vous revoir!... je suis député...  
 — Moi, je suis le directeur de Maza!

**LAIT PUR STÉRILISÉ** Marque déposée  
 C<sup>o</sup> G<sup>e</sup> DES LAITS PURS  
 18, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, PARIS  
 Fournisseur exclusif de tous les hôpitaux de Paris  
 Dépôts: 95, r. Montmartre.  
 Et Principales Pharmacies et Epiceries.

**INSTITUTION CHEVALLIER**  
 65, Rue du Cardinal-Lemoine, PARIS  
 4079 Admissions aux BACCALAURÉATS  
 Année scolaire 1886-87, deux cent soixante-deux élèves reçus.  
 Id. 1887-88, deux cent soixante-trois élèves reçus.  
 Id. 1888-89, deux cent cinquante-neuf élèves reçus.  
 Id. 1890-91, deux cent soixante-dix élèves reçus.  
 Id. 1891-92, deux cent soixante-treize élèves reçus.  
 L'Institution doit ses succès à sa discipline et à la large organisation de son enseignement.  
 Cours spéciaux pour MARS et AVRIL.

**CORS AUX PIEDS** CORICIDE RUSSE  
 Par PH<sup>e</sup> CENTRALE, 1<sup>er</sup> Montmartre  
 2<sup>e</sup> Flac. 2 fr. 1/2 flac. 1 fr. 20

**NOUVEAU PARFUM ANGLAIS.**  
**GRAB APPLE BLOSSOMS**  
 (Fleur du Pommier Sauvage.)  
 En vente AU CARNAVAL DE VENISE, et dans les principaux magasins.

**PURETÉ DU TEINT** rendu et conservé par le  
**LAIT ANTEPHÉLIQUE** ou Lait Candès  
 DATE DE 1849  
 10, CANNÈS, 16, 8<sup>e</sup> S<sup>e</sup> Denis, PARIS, et chez Parf. et Coif.

**VIN de VIAL**  
 AU QUINA, SUC de VIANDE et PHOSPHATE DE CHAUX  
 Le plus ÉNERGIQUE et le plus COMPLET des RECONSTITUANTS  
 VIAL, 14, r. Bourbon, LYON, et toutes pharmacies

**BOUGIE DE L'ÉTOILE**  
 GRAND PRIX. — Exposition 1889  
 DÉPOT: 86, rue Saint-Lazare, PARIS

**INVIGORATING LAVENDER SALTS.**  
 Sels de Lavande Fortifiants.  
 Une préparation exquise appréciée partout pour ses délicieuses propriétés rafraîchissantes.  
 Vente Annuelle 500,000 flacons.  
**CROWN PERFUMERY CO.,**  
 171, NEW BOND STREET, LONDRES.  
 Vente en gros à Paris: L. Fievet, 30 & 32, Rue Richer.

**ESS-ORIZA AUX VIOLETTES du CZAR** pour le Mouchoir.  
 Parfumerie-Oriza, L. LEGRAND, 11, pl. de la Madeleine.  
**DELETTREZ GROS** 15, Rue d'Enghien  
**AMARYLLIS du JAPON** PARFUM NOUVEAU  
**DELETTREZ DÉTAIL** 5, Boulevard des Italiens  
**VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE**  
**LEIBIG**  
 INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE

**A LA MAISON DE CONFIANCE**  
 Horlogerie A. BARTHELET, à BESANCON (Doubs)  
**REMONTOIRS** **REMONTOIRS**  
 Métal, . . . . . 8 fr.  
 Tout argent . . . . . 15 fr.  
 Hommes & Dames  
 GARANTIS  
 25 francs  
**MONTRES** depuis 5 fr. CHAINES, REVELS, BIJOUX  
 ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE.

L'ILLUSTRATION est composée avec les caractères de la fonderie **TURLOT**

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 cent.

SAMEDI 14 JANVIER 1893

51<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 2603



UN COIN DU SALON DE LA PAIX, A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS  
Le Laocöon.

AVIS AUX ACTIONNAIRES  
de l'Illustration

MM. les actionnaires de la Société du journal l'Illustration sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le lundi 30 janvier 1893, au siège social, 13, rue Saint-Georges, à deux heures.

ORDRE DU JOUR

Examen et approbation, s'il y a lieu, du bilan et des comptes de l'exercice 1892. — Répartition des bénéfices. — Fixation du dividende. — Renouvellement du conseil de surveillance. — Fixation du chiffre du traitement du gérant pour l'année 1893. — Fixation du prix auquel le gérant pourra procéder au rachat d'actions de la Société en 1893. — Tirage au sort des obligations à rembourser en 1893.

COURRIER DE PARIS



Je ne sais où j'ai lu cette petite phrase, grosse d'expérience, à propos de l'inévitable, interminable, inextricable affaire de Panama :

— Tant qu'on ne saura pas le rôle des femmes dans tout cela, on ne saura rien !

C'est l'éternel « *Cherchez la femme !* » de ce bon M. de Sartines, le Lozé de la monarchie.

En effet, la femme est partout. Elle est dans tout. Elle glisse dans toutes les complications humaines ses petits doigts roses et ses petites griffes parfois plus que roses, tachées de sang. Quelle comédie bien moderne ou plutôt quel drame que celui dont M. Baïhaut, ancien ministre des travaux publics, est le principal personnage ! Les vaudevillistes ont pris le divorce à la gaité, comme on dit, en écrivant les *Surprises du Divorce*. Mais la loi nouvelle a des surprises qui ne sont point joviales. Ainsi, le premier mari d'une femme, surgissant du fond du passé pour accuser le second mari de faits délicieux. Voilà une situation, j'espère, et ce pauvre Albert Delpit, qui voyait, avant tout, le drame dans la vie, eût trouvé là matière à des coups de théâtre.

Je ne suis pas ici pour entrer dans la vie privée des gens et je me contente de noter, en passant, quelques traits des silhouettes qui apparaissent et disparaissent sur la toile de fond de la comédie parisienne. Mais je me rappelle les apparitions de M<sup>me</sup> Baïhaut dans les salons officiels au temps où elle était M<sup>me</sup> Arnengaud, et même la belle M<sup>me</sup> Arnengaud, une des *professionnal beauties* de la troisième république. Elle entrait à l'Élysée ou dans les ministères comme en pays conquis, posant délibérément ses petits pieds sur la moquette de l'État. Brune, le profil délicieusement fin, un peu dur, elle était l'antithèse de cette autre jolie femme admirée, la belle M<sup>me</sup> Gauthereau. Celle-ci longue, élancée, diaphane, telle qu'une vision préraphaélite ou qu'une figure de Jean Bellini ; celle-là élégante comme une Andalouse et qu'on eût volontiers rêvée sous la mantille d'une élégante de Goya.

Que tout cela est loin et pourquoi ces visions ont-elles des lendemains ? Je conçois très bien que Dumas et Pailleron, dont on attend les pièces, hésitent à les donner, si ce sont des satires de notre société contemporaine. Quelle invention atteindrait donc en improbabilité la réalité stricte courante ? Le journal qu'on laisse crier sur les boulevards contient plus d'émotions en style télégraphique et en grosses capitales, que le drame ou le roman le plus corsé. Je comprends parfaitement que le symbolisme et l'occultisme et le néo-catholicisme soient à la mode. Ils nous arrachent, du moins, à la vie de tous les jours. Qui s'inquiète du rêve de l'éternité se moque un peu des incidents du Panama.

Et je m'explique le grand succès de la Loïe Fuller par le sentiment qu'elle donne de l'idéal des visions de l'infini. Car voilà la grande attraction du moment et le *clou* des salons, cet hiver. C'est miss Fuller, cette Américaine qui tourbillonne sous la lumière électrique, et fait flotter autour d'elle comme des ailes de papillon, des calices de fleurs ou des nuages irisés, les longs plis de sa robe traînante.

Est-elle jolie, cette Américaine ? Je n'en sais rien,

et elle n'a pas besoin d'être jolie. Elle est supérieure à la vie même. Elle n'est pas une femme en cheveux bruns, en chair et en os. Elle est une apparition pareille à ces créatures idéales qu'on aperçoit, inquiétantes, séduisantes et irréelles, dans les tableaux de Mantegna.

Aussi bien, on l'invite partout, la Loïe Fuller. Elle est l'attrait de toute soirée privée. Elle remplace dans le monde les monologues de Coquelin cadet et les petites poésies de M<sup>lle</sup> Reichenberg. Elle balance même la gloire d'Yvette Guilbert chantant, de sa voix profonde et navrée, le désespoir de la fille trahie, le *C'était un gas*, de Jean Lorrain.

Les femmes du monde veulent voir de près la robe chatoyante de la danseuse serpentine.

— De quelle étoffe est-elle faite ?

Mais miss Fuller, qui sait le prix du mystère, répond :

— C'est mon secret.

Et l'on ne touche pas — ce qui éloigne encore un peu plus de l'idée du Panama.

Mais, comme toute originalité a ses imitateurs, voilà que partout la robe multicolore, la robe couleur de lune, couleur d'étoile et couleur de soleil, la robe mystérieuse de la Loïe Fuller apparaît copiée et contrefaite. M<sup>lle</sup> Emilienne d'Alençon, après avoir fait sauter des lapins et courir des chevaux, s'exerce à la danse serpentine sous les yeux des spectateurs de la Revue des Menus-Plaisirs. Dans *Bouton d'Or*, au Nouveau-Théâtre, vingt ou trente Loïe Fuller tournoient avec leurs robes longues aux reflets changeants, sous les feux convergents et alternés des lumières électriques. Mais — chose étrange — c'est l'Américaine, moins jolie cent fois que la jolie Emilienne d'Alençon et que telle ou telle ballerine du Nouveau-Théâtre, c'est la créatrice de cette danse idéale, singulière, fantasmagique, c'est elle qui demeure la reine et comme la fée de ce divertissement, pour lequel tout Paris a l'esprit tourné.

Tant il est vrai qu'on a toujours besoin de rêve. Quand on ne le trouve pas dans les vers des poètes, on va le chercher dans les divertissements d'un café-concert. Une danseuse qui passe incarne toutes les songeries que ne donne plus la terrible vie actuelle, la dure vie moderne. On suit des yeux la Loïe Fuller, qui ondoie et tournoie ainsi qu'un derrier, comme l'enfant suit de loin le vol léger de la libellule, dont les ailes irisées ont justement les reflets changeants de la robe de l'Américaine, cette robe étonnante qui vaut celle de Peau-d'Ane.

J'entends encore une petite voix, une chère voix d'enfant, s'écriant un soir d'été au bord de l'eau en voyant s'envoler une de ces libellules :

— Oh ! la belle demoiselle !

A l'homme, comme à l'enfant, il faut des visions. La belle demoiselle qu'est miss Fuller nous arrache pour un quart d'heure aux soucis de l'heure présente, et c'est assez pour qu'on la suive d'un regard charmé dans ses apparitions.

Ce fut aussi un chasseur de libellules, Albert Delpit, qui nous a quittés l'autre semaine. Je revois sa figure fine, énergique, sa barbe rousse, toute sa physionomie nerveuse de jeune huguenot, car il avait l'air très jeune, malgré ses quarante ans passés. La première fois que j'avais entendu parler de lui, c'est le jour où l'on fusilla Rossel à Satory.

— Quel malheur ! nous dit un camarade de Metz, officier du génie. Si l'on avait laissé faire Albert Delpit et Jules Amigues, Rossel eût été sauvé !

De quoi s'agissait-il donc ? D'un projet d'évasion, très romanesque et très possible, que Jules Amigues, un polémiste de talent, futur député bonapartiste, avait combiné avec Albert Delpit, alors tout jeune.

Delpit, mince, avec sa tournure militaire, pouvait facilement être pris pour Rossel. Jules Amigues l'introduisait dans la cellule du condamné, Rossel prenait les habits civils de Delpit, et celui-ci revêtait l'uniforme de l'officier qui partait avec Amigues, grâce à un laisser-passer ; et quand on revenait pour exécuter la sentence, le faux Rossel répondait :

— Rossel est loin. Je suis M. Albert Delpit.

Ce projet renouvelé de M<sup>me</sup> de La Valette a été vraiment médité et je crois bien qu'à son heure et dans tel volume qu'on retrouverait facilement, Jules Amigues en a retracé lui-même les péripéties. Je ne

me rappelle pas très bien pourquoi et comment l'entreprise avorta, mais elle donne très exactement la caractéristique de ce généreux chercheur d'aventures que fut l'auteur du *Fils de Coratiz* et de *Jean-Nu-Pieds*.

La dernière œuvre à laquelle Albert Delpit ait travaillé est un poème sur Jeanne d'Arc intitulé *la Bonne Loheraine*. On voit que ses préoccupations intimes étaient fort éloignées du Panama !

Oh ! ce Panama ! C'est le spectre du moment, le cauchemar de l'année. Depuis que le procès est engagé on en parle plus que jamais. La Chambre et la rue retentissent à la fois de ce nom qui est comme un refrain maussade et tragique. *Panama ! Panama !* Le nom même est fait pour rendre facile la redite vengeresse. *Panama ! Panama !* Là-bas, à Carmaux, les mineurs votent pour un socialiste ; plus loin, à Londres, les publicistes de la révolte éditent un journal qu'ils appellent *le Toesin* et qu'on interdit à nos frontières. *Panama ! Panama !* Il est grand temps, si l'on ne veut pas que le peuple français s'hypnotise sur cette question unique, oui, il est grand temps qu'un événement quelconque, une œuvre de théâtre, un maître livre, je ne sais quoi, vienne arracher le public à cette préoccupation incessante. En vérité, l'odeur qu'on respire est écœurante depuis qu'on a remué les viscères du baron de Reinach et la figure énigmatique de maître Cornélius Herz continue à dominer notre monde.

M. de Lesseps est poursuivi, M. Eiffel descend de sa tour, M. Baïhaut est arrêté... Cornélius Herz, lui, demeure toujours impassible...

Le veau d'or est toujours debout.

On encense  
Sa puissance  
Et cet Herz conduit le bal,  
Conduit le bal !

*Werther* et sa poésie musicale vont peut-être nous apporter un dérivatif. Que Massenet soit béni, s'il en est ainsi ! On le dit fort nerveux, très inquiet, attendant avec impatience la première représentation de son œuvre. A Vienne elle a réussi, et les amateurs de musique sont fort difficiles à Vienne. Comment ne retrouverait-elle pas le même accueil à Paris ?

Et puis, nous aurons une reprise qui vaut une première représentation, *le Père prodigue* d'Alexandre Dumas fils, à la Comédie-Française. Il ressemble terriblement à Dumas père, ce *Père prodigue* de Dumas fils. Il en a la belle humeur et l'insouciance et l'inconscience. Il en a la séduction et l'entraînement.

— Qu'est-ce que ces hommes-là ont donc en eux pour qu'on ne puisse jamais leur en vouloir ? demande un des personnages de la pièce.

A quoi un autre répond :

— Ils ont leur cœur.

C'est tout ce qu'on a jamais pu dire de mieux sur un charmeur comme l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

Du reste, ce *Père prodigue*, où je me souviens d'avoir applaudi Dupuis, est plein de ces mots à la Dumas qui sont devenus aussi classiques que des *Maximes* de La Rochefoucauld. Un gentilhomme un peu narquois demande à une jolie fille, Albertine de Laborde :

— Voyons, chère amie, si le comte ne te donne ni son nom ni son argent, qu'est-ce qu'il te donne donc ?

— Il me donne le bras.

Et le même homme, parlant à la même femme :

— Tu vaux ton pesant d'or, Albertine !

— Je l'ai bien prouvé.

Le *Théâtre-Libre* annonce une soirée nouvelle où M. de Goucourt donnera une fantaisie intitulée : *A bas le progrès !* Mais le *Théâtre-Libre* a-t-il représenté beaucoup d'œuvres où des traits de caractère soient ramassés, comme ils le sont par Dumas fils, en ces phrases courtes, solides et terribles et qui font balle, pareilles à ceux que je viens de citer ?

Le public aurait mieux aimé *la Route de Thèbes*, qui est du nouveau et qu'on lui promet depuis si longtemps, mais il se plaira encore à l'audition de cette œuvre d'un maître qui reste tout-puissant au théâtre malgré l'évolution et la révolution dont on nous rabat les oreilles depuis tant d'années.

En fait de révolutions, il en est une qu'on voudrait tenter et qui sera difficile. On voudrait décidément supprimer, détrôner l'habit noir. On le trouve laid, on le trouve triste. La société en habit noir a l'air de porter son propre deuil. On garderait l'habit noir pour les enterrements et on arborerait, pour les cérémonies, soit l'habit bleu, soit l'habit rouge. L'habit rouge surtout serait aussi révolutionnaire que le bonnet phrygien de même couleur. Ce n'est pas la première fois qu'on rêve cette restauration des habits de couleur. Habits gorge de pigeon, habits zingalins, habits bleus à boutons d'or, comme celui que porte le compère Montrouge, habits bruns, habits gris, habits café au lait, habits violets, habits vert bouteille... On a vu tout cela déjà, on le reverra peut-être. Mais l'habit noir est si commode! Il convient à tout. C'est l'uniforme de la banalité, règle de la vie moderne.

Je doute qu'on le détrône. A moins qu'à la suite des incidents de Panama...

*Ici le roman-feuilleton imité de Ponson du Terrail, qui tient la France en haleine, recommence ou continue. Donc, la suite au prochain numéro.*

RASTIGNAC.

## FARINA

« A Emile Pouillon »

— Bonne àni! m'siou! Bonne àni!...

Telle une nuée de moucheron tenaces, les Yaouled me poursuivent dans la rue. Ils me savent un client débonnaire que leurs gamineries amusent, qui a le sou facile. A la terrasse du café où je fréquente ils se groupent à quelques pas de ma table, au bord du trottoir; et voilà vingt frimousses noires ou fauves grimaçant à qui mieux mieux, m'accablant de souhaits intéressés: *Bonne àni! m'siou! bonne àni!* Le garçon les chasse à coups de serviette; la nuée s'envole à quelques pas, puis revient se poser à la même place, narguant l'épouvantail. Car ce sont comme de petits oiseaux sacrés, gênants parfois dans leur persistance, s'attachant à vos pas, s'accrochant à l'essieu de votre voiture, bourdonnants, voletants sur la trace du touriste; mais ils font partie du décor, on ne saurait les supprimer sans toucher à la couleur même des villes africaines, sans éteindre une note essentielle du grand ramage des cités blanches, serties entre le bleu du ciel et le bleu de la mer, chantantes comme des volières...

Un des petits êtres s'est emparé de mon pied droit, un autre de mon pied gauche, et ils font la pige à qui cirera le plus fort et fera briller le mieux. Et, tandis que je me laisse faire, une émotion me gagne, une émotion bête de vieux célibataire jaloux des papas et des oncles qui savent où placer leurs caresses et leurs largesses, un jour comme celui-ci.

A distance, éloigné du groupe, l'air triste, résigné, mais fier, j'en remarque un tout petit, presque nu, d'un noir d'ébène. Il s'est assis dans la poussière, le dos tourné; il semble renoncer à la lutte pour la vie et comme un curieux mépris se peint sur sa figure microscopique, pour la fièvre traifiante et quémauseuse de ses collègues.

— Farina!

C'est le surnom *sabir* dont on l'interpelle, par allusion à sa race soudanienne. Farina se détourne à peine, et si quelque copain veut lui faire une niche, ses grands yeux s'éclairent, ses dents blanches se découvrent, son long cou mince se tend tout droit. On dirait d'un petit jaguar dérangé dans son sommeil.

Progéniture de quelque hutte du village nègre, il subit la loi commune de toute cette marmaille grouillante. Au petit jour, poussé dehors par les parents, il accompagne en ville la bande des Yaouled à la chasse aux sous; il rentre la nuit, quand tout dort là-haut dans les tanières empuantées; il se coule entre les loques et va dormir en un coin, blotti contre le poil hirsute du vieux chien kabyle, son compagnon de misère. Farina n'a qu'un chiffon sale autour des reins pour tout vêtement, sur la tête une ordure rougeâtre qui fut une chéchia. Il

n'a ni boîte à cirer, ni brosses, ni cirage, rien que sa petite main noire à tendre vers la pitié du passant. Mais Farina est fier et n'aime pas mendier... C'est pourquoi il se tient à l'écart, indifférent, dédaigneux et superbement symbolique dans ses petites formes d'ébène; évoquant à lui seul, comme un bibelot rare, sorti d'une main d'artiste, tout le mystère du Soudan, toute l'énigme des grandes régions noires!...

— Farina! Hé! Farina! Arouà!

Ma voix l'a fait retourner cependant et, tout surpris, il s'approche, me regarde, m'écoute avec défiance.

— *Rodauà cebahe* (demain matin.) *Arouà fel hôtil* (viens à l'hôtel). *Fehem'che?* (comprends-tu?)

Je désigne la fenêtre de ma chambre, je baragouine, je dépense tout mon vocabulaire arabe et sabir à donner rendez-vous au singulier petit animal, pour qui je médite un bienfait. Il croit sans doute à quelque mystification, car il détourne la tête tristement et se dispose à retourner au soleil. Mais un camarade aîné et fort important — le doyen des cirerurs sans doute! — lui traduit mon désir et lui persuade de venir le lendemain matin demander le *roumi* à l'hôtel, car le *roumi* est très riche!... « *Douros bezef!*... » Et tous les autres écoutent, subitement sérieux, pressentant que la fortune vient visiter leur compagnon au sein de sa misère, cette fortune capricieuse des *Mille et une Nuits*, qui se plaît à glisser dans la main du *mes-kine* endormi le talisman suprême, pour ouvrir les *Sésame* des cavernes emplies de trésors....

— Monsieur, c'est un petit negro qui affirme qu'on lui a dit de venir à l'hôtel ce matin, chambre 17?...

— Ah! parfaitement! Faites-le entrer. Je l'attendais.

Sur le tapis du couloir, j'entendis un pas léger, imperceptible, un pas de petit chien. Farina entra. Comme j'ouvrais ma fenêtre à l'air délicieusement tiède, j'aperçus sur la place, réunis, graves et chuchotants, telle une délégation attendant l'audience, toute la bande des Yaouled venue faire escorte au mystérieux Farina. Qu'allait-il donc advenir de ce minuscule camarade, dédaigné, blagué, taquiné jusqu'à ce jour, et soudainement envié, objet de toutes les conjectures depuis vingt-quatre heures, l'homme du jour enfin dans les petits clubs en guenilles qui siègent aux bords des trottoirs, aux carrefours et sur les places?...

Il advint que Farina sortit quelques minutes plus tard, vêtu d'un coquet burnous neuf, rayé gris et noir, coiffé d'une chéchia à énorme gland de soie bleue chatoyante, chaussé de fines babouches jaunec clair, qui enchâssaient ses petits pieds comme de l'ivoire. La statuette polychrome portait encore en sautoir une boîte à cirer bien conditionnée, fermant à clef, à solide courroie fauve, et contenant trois brosses de formes diverses avec une provision de six boîtes pleines de cirage...

Deux ans après!...

Les hasards de ma vie nomade m'ont ramené dans cette ville.

C'est en été; il est midi. L'air est plein de bouillonnements et de mirages. Une torpeur s'empare de la cité entière. Sous les tentes des cafés, les consommateurs en salacos et larges complets de flanelle blanche rêvent assoupis, savourant comme un prélude de sieste dans l'arôme du café maure, dans le parfum des cigarettes.

Seuls, les yaouled ne dorment pas; ils bourdonnent, s'agitent, provoquent le client, tendant leurs mains moricaudes, armées de brosses, vers les chaussures poudreuses.

— Garçon, qu'est donc devenu Farina? Ce petit negro si amusant qui rôdait autour des cafés, autrefois?

— Il est ici, monsieur. Pas grandi d'un centimètre; toujours haut comme une botte. Mais il fait fortune, figurez-vous! Il n'y en a que pour lui. Il est si cocasse qu'on le choisit de préférence et on lui donne jusqu'à des pièces blanches. Il y a même de

ces messieurs qui lui offrent une consommation après qu'il a ciré leurs bottes. Il est épatant! Un vrai négociant, vous savez. Je parie qu'il se fait des journées de trois à quatre francs. Il n'est pas encore là?... Oh! Il ne tardera pas à venir.

Et appelant un des enfants qui trottaient alentour:

— Hé! Mohammed! va chercher Farina!

Ils se précipitent dix pour porter le message.

Quelques minutes après, cette réponse admirable m'est rapportée:

— M. Farina *déjeune!*...

M. Farina paraît enfin. Toujours, en effet, aussi petit, aussi bibelot, aussi bizarre et symbolique, il s'avance, dignement entouré de ses collègues respectueux, comme un petit Behanzin parmi ses ebbécères.

— Eh! bien! Farina. Me reconnais-tu?...

L'enfant me regarde impassible... Il ne me reconnaît pas. Puis, en homme d'affaires, qui ne peut s'attarder aux bavardages inutiles, il dépose sa boîte et entreprend mes chaussures. De temps en temps, toutefois, entre les coups de brosse, son œil de porcelaine se tourne vers moi et, peut-être, s'humanise un peu?... J'ai dû vieillir et changer, puisqu'il ne me reconnaît pas? Oui! La vie est triste... les hommes sont ingrats... Et je me plonge dans un journal.

Farina a fini sa besogne. D'un coup du dos de sa brosse sur la petite caisse — signal classique — il m'avertit que d'autres affaires le réclament, qu'il convient de régler notre petit compte. Il se lève, me considère une dernière fois; et comme je lui tends ma monnaie, voilà que sa figure s'éclaire tout à coup!...

D'un geste inoubliable, il *refuse l'argent!* Tous les autres gamins attentifs sont là, accroupis en cercle, et j'ai la vision rapide d'une palabre lilliputienne, où je joue l'explorateur géant et, Farina le roi nègre ami, conquis au pavillon tricolore par la civilisation bienfaitrice...

M. Farina, qui a appris le français depuis deux ans dans la fréquentation du beau monde, prononce cette phrase:

— Quand toi vouloir, moi cirer pour rien!

IBRAHIM.

## NOTES ET IMPRESSIONS

La haine aujourd'hui, demain la guerre, voilà, pour l'Europe, le présent et l'avenir.

ERN. LAVASSE.

N'est pas incrédule qui veut l'être; n'est pas incrédule qui croit l'être.

JULES SIMON.

La France est le pays où l'on trouve, en somme, le moins d'hypocrisie et le plus de bonté.

(*Les Rois.*)

JULES LEMAITRE.

Aujourd'hui, il n'y a rien de moins romanesque qu'un roman.

HENRI LAVEDAN.

Les obstacles, la femme les voit avant la chute, l'homme les découvre après.

JEAN AICARD.

Beaucoup de mariages ressemblent à ces régions tempérées où le baromètre oscille entre la tempête et le beau fixe, et qu'on ne quitte pas pour se réfugier aux pôles ou à l'équateur.

Le P. MONSABRÉ.

Le rêve est la petite monnaie de l'idéal.

EDGY.

Les petites idées habillées de grandes phrases nous font penser aux enfants en robes trop longues.

MARIE VALYÈRE.

L'homme d'Etat doit et peut être honnête, sans être le Torquemada des consciences ou le Don Quichotte de la vertu.

Il y a des maladies épidémiques que l'on n'a qu'une fois; mais le vice et la sottise sont des contagions auxquelles on devient rarement refractaire.

G.-M. VALTOUR.



M. CHARLES DE LESSEPS.

M. EIFFEL.

PROCÈS DU PANAMA.

M. COTTU.

M. MARIUS FONTANE.

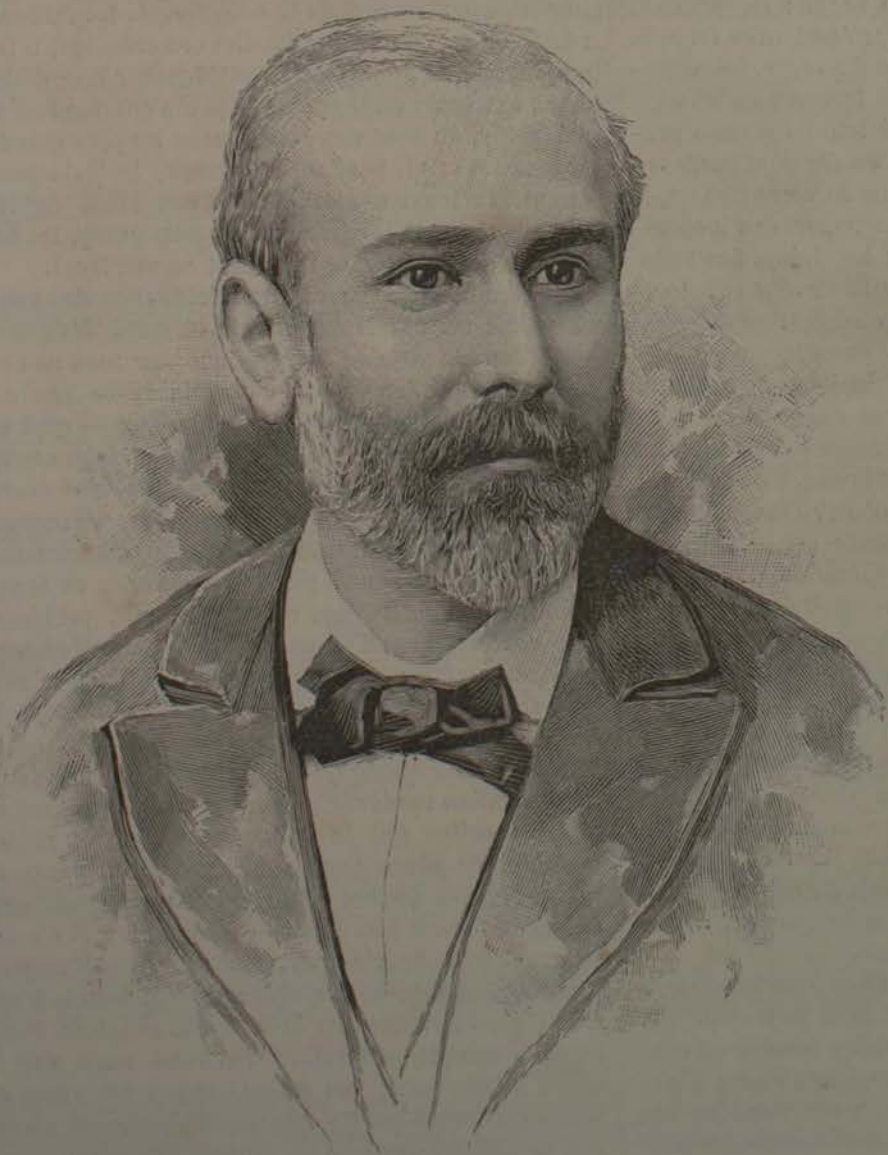
--- Dessin d'après nature de M. Paul Renouard.



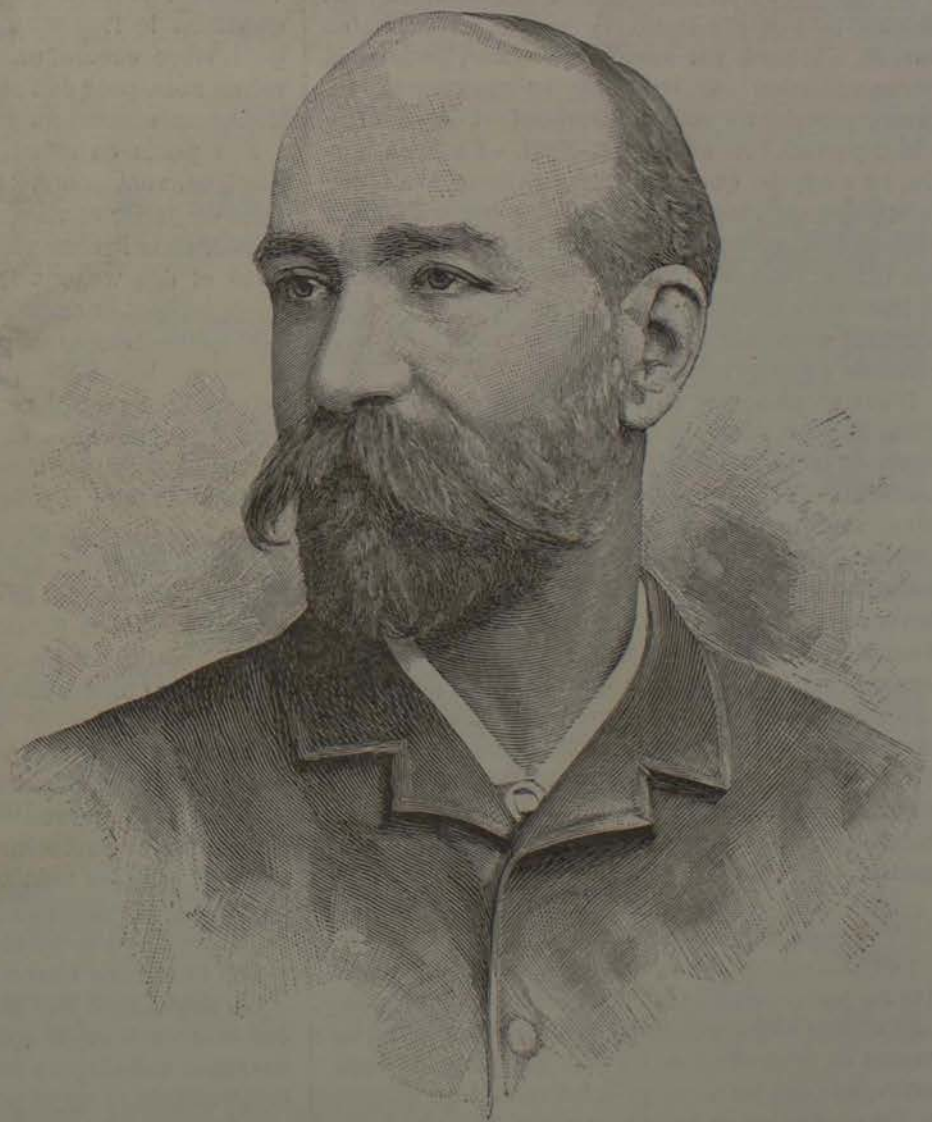
M. EIFFEL. — Phot. Touranchet.



M. BAIHAUT. — Phot. Ladrey.



M. MARIUS FONTANE. — Phot. Valéry.



M. BLONDIN. — Phot. Benque.

## LE KRACH DES PONTS EN MÉTAL

De temps à autre, rarement à la vérité, on apprend qu'un pont métallique s'est plus ou moins rompu, en quelque partie du monde, sur le passage d'un train. Tantôt c'est en Europe, tantôt en Amérique, quelquefois en Asie, que le fâcheux accident se produit. Pendant quelques jours, à la suite de la catastrophe, on est tout émotionné, on compte les victimes, on exagère les dommages, et l'on prescrit des enquêtes. Puis on n'y pense plus du tout jusqu'à la fois suivante.

Cependant, quelques personnes chez lesquelles la philosophie n'exclut pas un certain souci de la sécurité et de l'inquiétude des catastrophes futures, se demandent si ce qui s'est passé ici et là ne peut pas se reproduire, s'aggraver ou se généraliser. Peut-on craindre, en un mot, un krach de ces ponts métalliques dont nous avons, depuis une cinquantaine d'années, garni toutes nos voies ferrées, franchissant les rivières, dominant les ravins, passant les golfes, en attendant que le tour vienne des détroits et des mers? A notre époque, où tout le monde voyage de plus en plus, dans tous les sens, à toute vapeur, la question vaut bien qu'on s'y arrête, et que l'on demande aux ingénieurs, sur ce point, leurs idées de derrière la tête. C'est ce que nous allons faire.

On ne construit plus guère de grands ponts en bois ni en pierre, à l'heure actuelle. La vogue est au fer et surtout à l'acier, qui lui a brillamment succédé, et qui permet, en ce moment, à l'ingénieur Lindenthal, de jeter sur l'Hudson, entre New-York et Jersey-City, un pont dont la gigantesque ouverture centrale n'aura pas moins de 872 mètres de largeur. Les braves gens qui parlent après cela de construire des ponts en pierre se font rire au nez avec leurs méchantes arches de 50 à 60 mètres d'ouverture. C'est en vain que les constructeurs de béton sont venus à leur secours en proposant de mouler des arches en béton de ciment ayant jusqu'à 160 mètres de portée, semblables à des arches en carton-pâte : personne n'en veut entendre parler. Le Pont-Neuf, à Paris, notre vieux Pont-Neuf, au bout duquel le bon roi Henri IV monte sa garde de bronze, a achevé, par sa débilité sénile, de jeter la déconsidération sur les ponts en maçonnerie. On disait partout : « solide comme le Pont-Neuf ; » « bien portant comme le Pont-Neuf. » Un beau matin, on a appris que ce vieux serviteur avait des faiblesses, qu'il se disloquait, et qu'un traitement attentif était nécessaire : on lui a refait des piles, des culées, puis des voûtes et une chaussée. C'était le légendaire couteau de Janot substitué à l'indestructible souvenir des pontifes ataviques. La maçonnerie ne s'en relèvera pas.

D'autant plus que nos ingénieurs sont devenus d'une habileté surprenante dans la construction des ponts en métal. Ils les font sur commande avec une merveilleuse facilité et les calculent, dans tous les sens, avec une profusion de formules mathématiques qui est réjouissante. Mais il n'en reste pas moins un gros imprévu : c'est de savoir ce que sont devenues et ce que deviendront, au bout de pas mal d'années de service, ces passerelles en métal sur lesquelles nous roulons à grands tours de roues? Les mathématiques n'indiquent rien à ce sujet et les ponts en métal, heureux comme les peuples qui n'ont pas d'histoire, ne fournissent pas suffisamment d'exemples d'une belle mort pour que l'on puisse généraliser. Ce doute est éminemment désagréable.

Ce qui n'est pas douteux le moins du monde, c'est que les ponts métalliques sont soumis par leur nature et leur construction mêmes à d'incontestables causes de détérioration. On sait que, pour les construire, on coud les unes après les autres des plaques de fer ou d'acier au moyen de petits clous que l'on nomme *rivets* ; les ourlets sont constitués par des fers recourbés à angle droit que l'on appelle les *cornières*. Pour pouvoir enfoncer les rivets on

fait des trous dans les plaques, et ces trous, bien que n'ayant chacun que très peu d'ouverture, finissent, en s'additionnant, par diminuer beaucoup la résistance des plaques de métal ; les algébristes en tiennent compte dans leurs calculs et cela va très bien tant que l'ouvrage est neuf. Mais quand il vieillit, après les triomphes de l'inauguration, la peinture dont on a recouvert l'ouvrage s'écaille et tombe : le vent pousse la pluie autour des rivets et, peu à peu, le trou dans lequel chacun d'eux est enfoncé s'augmente. De grandes taches brunâtres de rouille zèbrent les plaques du pont ; il semble pleurer de grosses larmes sous les attaques brutales de l'ouragan qui soufflète sa membrane. Au bout de quelque temps, tout l'ensemble prend du jeu : le pont jette alors ce bruit de ferraille que l'on connaît au passage des express. Peignez et repeignez vos ponts, dira-t-on ! C'est bientôt dit ; mais, d'une part, cela coûte cher ; d'autre part, quel moyen d'aller repeindre à fond les coins et recoins des ferrures dans des ponts vertigineux au-dessus des rivières et des gouffres, au pont de Garabit, par exemple, dont la clé de voûte dépasse le sommet de la colonne Vendôme empilée au-dessus des tours de Notre-Dame? Allez demander aux artistes qui culminent constamment la tour Eiffel combien de seaux de peinture ils ont employés pour l'entretenir, depuis qu'elle a poussé sur le Champ-de-Mars ! Ils ont déjà consommé de quoi peindre à trois couches toute la surface d'un quartier de Paris. Le microbe de la rouille dévore donc infailliblement les ponts en métal.

Mais il y a une autre cause de détérioration plus grave et encore mal connue, car on a eu à peine le temps de l'étudier, ce sont les *vibrations* au passage des trains. On possède sur ce point quelques données primordiales. On sait, par exemple, que lorsqu'une tige de fer est soumise à un choc ou à une impulsion, elle prend un mouvement vibratoire qui se transmet avec la même vitesse que le son, c'est-à-dire, à raison de 5,000 mètres par seconde. En certains points nommés *nœuds*, le déplacement des molécules est nul : en d'autres nommés *ventres*, il est considérable.

On sait aussi que ces vibrations peuvent amener la rupture, et on le prouve de la façon suivante. Un verre à pied, en cristal mince, donne, quand on le frappe, une note basse : si, pendant qu'il vibre encore, un chanteur émet avec force la même note, près de l'ouverture du verre, les vibrations s'accroissent au point que le verre se brise.

Nos ponts en métal, malgré leurs énormes proportions, sont comme la tige de fer dont nous venons de parler et vibrent comme le verre de l'expérience, sous le choc violent des roues des locomotives et des wagons frappant les joints des rails. Ils se tordent et serpentent, se soulèvent et retombent sous l'oppression de la charge roulante qui se rue sur leur tablier. Lorsque ces chocs se renouvellent bien régulièrement, à la longue, toujours dans le même sens et la même direction, le pont finit par faiblir ; son fer ou son acier se cristallise au lieu de rester élastiques et fibreux. Un beau jour tout casse sans prévenir, ce qui est l'inconvénient principal du métal, à la différence du bois qui se plaint et ploie avant la catastrophe finale.

Chaque pont en fer ou en acier doit être soigneusement étudié par les spécialistes, à ce point de vue très curieux des vibrations. Il faut y apporter un sens et un talent de violoniste serrant, juste à point, la corde de son violon. Tel pont vibre moins sous le passage d'un train bien lancé que sous celui d'un train marchant à très petite vitesse ; tel autre souffre énormément d'un arrêt brusque du train en certains points qu'il faut signaler aux mécaniciens, surtout lorsqu'il s'agit de ces puissants freins instantanés qui clouent, en quelque sorte, sur place, la terrible charge roulante.

On peut juger des modifications que le progrès des constructions a apportées dans le travail des ouvrages métalliques sur nos voies ferrées en considérant tout ce que l'art des chemins de fer a apporté et apporte, sans cesse, de perfectionnements à son matériel. Au lieu des trains légers des premières années, ce sont les trains de plus en plus longs et de plus en plus lourds ; ce sont les loco-

motives, de plus en plus puissantes, attaquant les voies avec des vitesses de plus en plus vertigineuses. Nous nous rapprochons, chaque jour, des grands wagons américains à circulation intérieure et l'on va faire en France l'essai des locomotives électriques roulant à des allures inconnues. Tout cela a singulièrement modifié le beau programme que les premiers et remarquables ingénieurs des chemins de fer s'étaient posé.

En thèse générale, les ponts très lourds, ceux qui présentent, suivant l'expression technique, un *poids mort* considérable, sont moins sujets à vibrer et par conséquent à se détériorer que les ponts légers : on peut dire, en partant de ce principe, que ce sont les ponts les plus anciens en date qui tomberont les derniers. Nos ingénieurs, il y a une cinquantaine d'années, au moment où les chemins de fer ont jeté l'art technique dans la construction à profusion des ponts en métal, taillaient, en effet, en plein drap. Le type de leur art est l'ancestral pont d'Asnières que tout le monde connaît et qui reste imperturbable sous le passage de l'effroyable mouvement de la Compagnie de l'Ouest. Laid, mais robuste, avec ses grandes poutres pleines, il semble défer tous les chocs et tous les efforts. Mais comme le fer coûte cher, les mathématiciens, d'accord avec les entrepreneurs, se sont évertués à l'économiser dans les ponts qui ont suivi : on en a enlevé un morceau par ci, un morceau par là, remplaçant les poutres par des treillis, puis diminuant les treillis ; les ponts des derniers modèles, issus de cette théorie mathématique du plein air, sont, suivant l'expression typique, de véritables « trous en métal ». Certes, ils sont savamment calculés, soigneusement essayés lorsque l'on les inaugure, mais leur élasticité même ne laisse pas d'inquiéter un peu : dans ces trames en fer filé, une déchirure est grave, et elle entraîne volontiers une culbute complète.

En ce qui concerne les chutes des ponts, les Américains, bien que venus après l'Europe, ont acquis, d'ailleurs, une étonnante suprématie ; c'est par centaines que l'on compte dans le Nouveau-Monde les effondrements de ponts métalliques, et les Yankees ne paraissent pas y prêter autrement attention. Ici, c'est autre chose, et, comme les responsabilités sont lourdes en Europe, on étudie avec un soin qui n'est pas exempt de crainte l'état de conservation de ces importants éléments de la voie ferrée. La difficulté réside en ceci que, pour étudier ces colosses, il faut employer des appareils scientifiques d'une délicatesse extrême : on leur tâte le pouls comme font les médecins, du bout des doigts, avec les plus grandes précautions ; et, pendant ce temps, le train passe dessus, furieux, emporté, avec son bruit de tonnerre, secouant les poutres de son galop, les tordant de son roulis, les fouettant de son lacet.

Lorsque le programme de vérification des ponts en métal sera bien approfondi et entré définitivement dans la voie de la pratique sur tous nos réseaux, lorsque l'on aura pu déterminer exactement — et nos ingénieurs y parviendront bientôt — quel est le degré de vieillesse ou de caducité de tous ces robustes ouvrages, quel sera le remède à leur décrépitude? On n'attendra pas, à coup sûr, qu'ils tombent les uns après les autres, soit au choix, soit à l'ancienneté. Quelques pièces remplacées en temps voulu, quelques travées refaites à neuf, prolongeront certainement l'existence d'un certain nombre d'entre eux. Mais, pour beaucoup d'autres, à la grande joie des entrepreneurs, ce sera le congé de réforme pur et simple. Moins héroïque, plus désabusée, plus vivante que celles qui l'ont précédée, la génération moderne ne peut avoir l'espérance de léguer à celles qui la suivent ses ponts en métal, comme nos pères nous ont légué leurs ponts en pierre : elle ne saurait se poser en tutrice posthume des âges futurs. Les beaux ponts de fer et d'acier succomberont tour à tour, dans un krach méthodique et inéluctable : ils céderont peut-être la place à de légers ouvrages en bronze d'aluminium. Puis, lorsque chaque génération nouvelle aura usé le métal de ses ponts, on ne retrouvera les noms de leurs créateurs hardis que sur le socle en pierre des monuments qu'on leur élèvera : suprême ironie de la matière domptée mais non vaincue!

MAX DE NANSOUTY.

# BOUTON D'OR

Fantaisie lyrique en 1 acte et 5 tableaux, représentée au Nouveau-Théâtre.

MUSIQUE

LIVRET  
DE  
M. MICHEL CARRÉ

## L'ENTRÉE DES CLARTÉS DU MATIN

BALLET DU 3<sup>e</sup> ACTE

DE  
M. GABRIEL PIERNÉ

*Più animato.*

PIANO. *f*

*All<sup>o</sup> ma non troppo.*

*p*

*f*

*Staccato il basso.*



Le port d'Enseli.

## EN PERSE

Le schah de Perse est, paraît-il, assez sérieusement malade; c'est une occasion pour nous de faire faire à nos lecteurs, dans les états de ce souverain, un petit voyage qui aura, entr'autres précieux avantages, celui de nous distraire des préoccupations du jour, et de nous faire oublier pour un moment les parages d'isthmes.

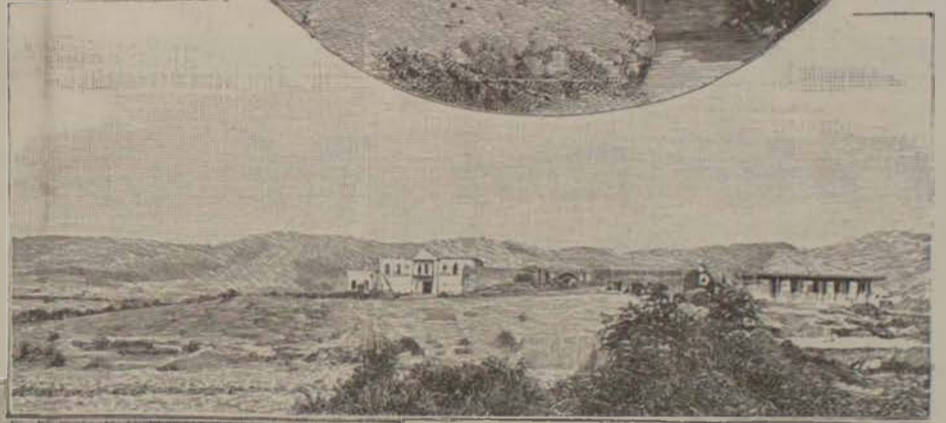
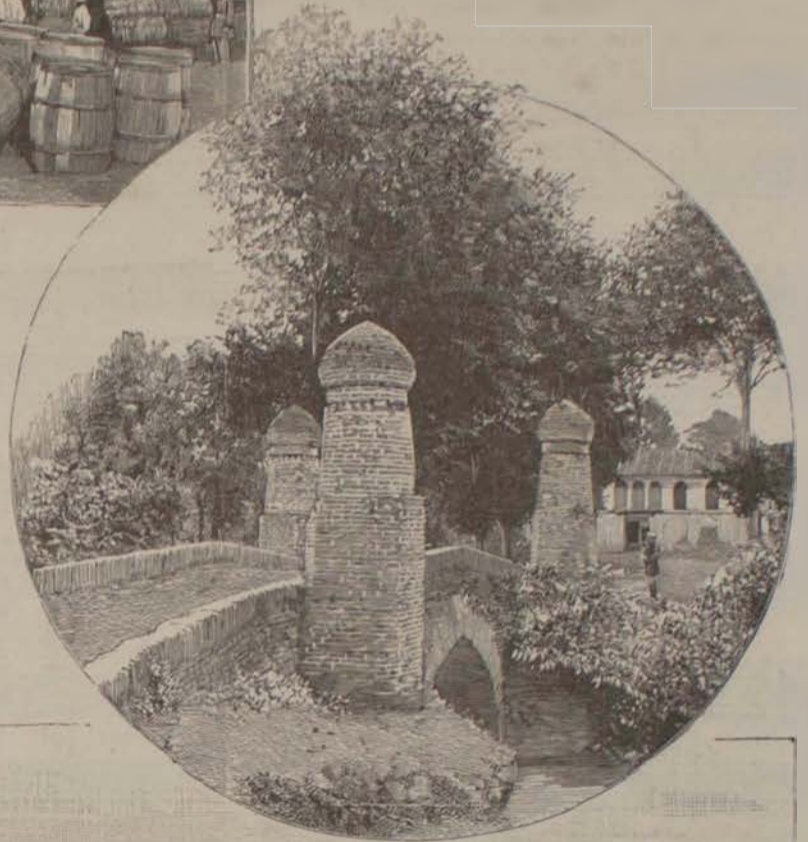
Si tout chemin mène à Rome, tout chemin ne mène pas en Perse, ainsi que l'a écrit M<sup>me</sup> J. Diculafoy à propos de son célèbre voyage accompli en 1881. En effet, dans la relation de son voyage, parue en 1887, M<sup>me</sup> J. Diculafoy rappelle les hésitations du début et son indécision à propos de la route à suivre. A cette époque, le chemin de fer du Caucase n'allant que de Poti à Tiflis, il fallait se diriger en caravane, soit sur Bakou, soit sur Tauris. Mais à Bakou on devait encore faire un voyage sur la mer Caspienne. On se rappelle que M. et M<sup>me</sup> Diculafoy se sont décidés à suivre l'itinéraire ci-après : Marseille, Constantinople, Poti, Tiflis, Tauris, Kasvin, Téhéran. Mais, le chemin de fer du Caucase ayant été terminé en 1882, dès le mois de juin de cette année, quelques voyageurs, et notamment M. Orsolle, ont pu se diriger directement sur Bakou.

Par suite de l'insalubrité de Poti, située sur la mer Noire, et d'autres circonstances qu'il serait trop long de rappeler, le gouvernement russe a reporté le point de départ du chemin de fer à Batoum. En conséquence et par suite de la splendide route militaire de Géorgie qui relie Wladikawkaz à Tiflis, et des bateaux fastes

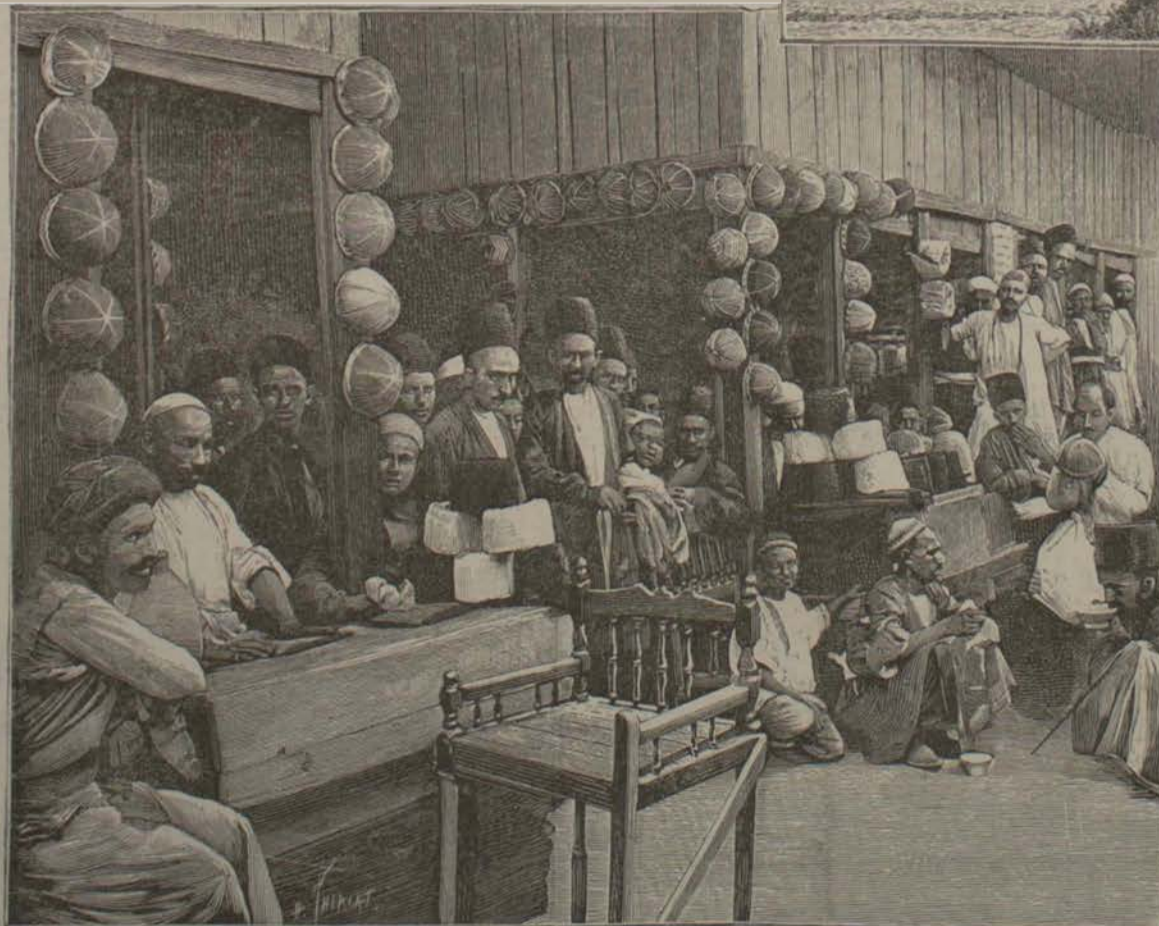
le service d'Odessa à Batoum, on peut se rendre en Perse soit par Marseille ou Vienne, Constantinople, Trébizonde, Batoum, Tiflis, Bakou et Enseli, soit par Odessa, soit enfin par Moscou, Kostoff-Rostow, Wladikawkaz, Tiflis, etc.

Ces divers itinéraires ont été plus ou moins décrits et nous ne commencerons nos quelques notes de voyage que depuis Enseli.

De Bakou à Enseli, le premier port persan sur la mer Caspienne, on utilise les bateaux de la Compagnie russe *Caucase et Mercure*. Jus-



1. Le pont de Khoudoum. — 2. Rustamabad.



Le bazar de Recht : les chapeliers.

qu'à l'année dernière les bateaux de cette Compagnie laissaient beaucoup à désirer et parfois le voyage était dangereux. Maintenant les nouveaux bateaux sont splendides et éclairés à la lumière électrique.

Le service d'été a lieu tous les huit jours, généralement le mardi soir, et le service d'hiver tous les quinze jours. On arrive le jeudi matin devant le port d'Enseli, mais on stoppe assez loin, de petites barques viennent aborder le vapeur, et voyageurs et marchandises sont transportés le plus souvent ainsi.

Un petit vapeur russe ayant son point d'attache à Enseli vient le plus généralement faire le service général de la poste, des marchandises principales et de quelques voyageurs, mais il ne le peut pas toujours; et lorsque le temps est mauvais on est forcé de descendre dans les *khirdjines* ou barques persanes. Enfin, si le temps est très mauvais, le capitaine du vapeur s'empresse de retourner sur Bakou, emmenant voyageurs et marchandises pour les ramener 8 ou 15 jours après.

C'est le port d'Enseli avec son petit steamer qui commence la série de nos gravures. De ce port on atteint Piré-Bazar après avoir traversé le lac d'Enseli et parcouru pendant quelque temps la rivière.

Généralement ce sont les mêmes barques

qui continuent le voyage après avoir subi la visite de la douane.

On arrive le plus souvent à une heure ou deux de l'après-midi à Piré-Bazar, et de là une voiture vous conduit à Recht — ville importante du nord de la Perse. — On s'y arrête forcément pour commencer alors la série des voyages que vous devez accomplir pour atteindre Kasvin. Il n'y a pas d'hôtels à proprement parler, on se loge le plus généralement au caravansérail de la maison Ziegler et C<sup>o</sup>, tenu actuellement par M. Youssof. On s'arrange pour l'organisation du voyage soit par poste soit par caravane. On a le temps de visiter le Bazar de Recht, et une de nos gravures fait voir comment



Patchinar.

peut franchir ces distances en 2, 3 ou 4 heures; parfois il faut 6 à 8 heures pour accomplir le même trajet. Cela dépend encore des voyageurs.

De Rustamabad on passe à Mendjil, après avoir traversé des chemins parfois très dangereux et opéré des ascensions et des descentes vertigineuses. Mais on doit se fier aux chevaux très habitués à parcourir ces routes. De Recht à Kasvin on passe sur plusieurs ponts dont le principal est celui de Mendjil reproduit par notre gravure. — Le caravansérail de Mendjil est situé en pleine ville et n'en est pas mieux installé pour cela; seulement un bureau télégraphique permet de donner des ordres soit à Kasvin soit à Recht.

Depuis le pont de Mendjil jusqu'à 8 ou 10 kilomètres, en se dirigeant sur Patchinar, la station suivante, il règne généralement un vent des plus violents changeant de direction, et on désigne souvent le pont de Mendjil sous le nom de pont des deux vents. Lorsqu'il fait très sec, cette partie de la route est des plus désagréables, car le vent entraîne à la fois du sable, de la poussière de petits cailloux, qui vous mettent la figure dans un triste état.

(A suivre.)

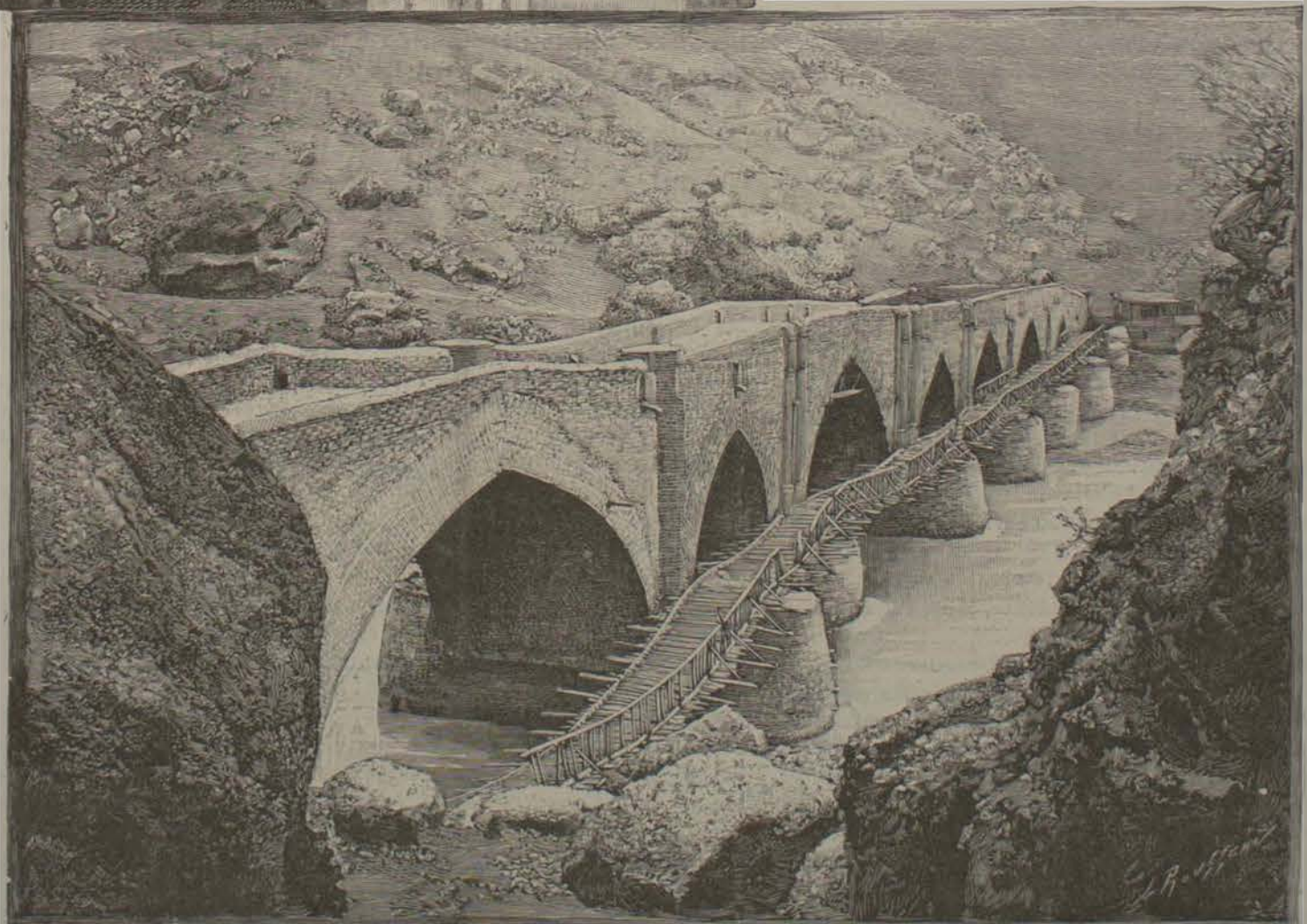
H. P.



Une fabrique de tapisseries.

sont disposées les boutiques, notamment celle d'un chapelier. On peut aussi dans un autre coin du Bazar admirer la fabrication des célèbres tapisseries de Recht confectionnées par des ouvriers travaillant sous les yeux du public. Ces tapisseries sont formées par des dessins plus ou moins compliqués en broderie de soie de toutes nuances avec application de morceaux de drap également variés de nuance sur un fond de drap noir, bleu, rouge, jaune, etc.

Si l'on voyage par poste on a un guide qui vous conduit à la station suivante où l'on change de chevaux. — De Recht on arrive à la station de Khoudoum. La route est carrossable même jusqu'à quelques kilomètres après Khoudoum. De Khoudoum on file sur Rustamabad et nos gravures permettent de juger de ce que sont ces caravansérails persans dont il a été tant parlé. — La distance entre chaque station est d'environ 24 à 28 kilomètres, soit 4 *farsacks* de Perse (1 *farsak* = 6 kilomètres ou à peu près) et suivant les difficultés du chemin, la saison, on



Le pont de Mendjil.

## LA DERNIÈRE VIGNE

NOUVELLE CHARENTAISE

I

Ce jour-là, le vieux Labat était rentré de son « tour de champ » plus triste et plus las que d'ordinaire. Il était allé s'asseoir, sans rien dire, dans son grand fauteuil, entre la cheminée et la pendule, une pendule à poids, dont le balancier se dandinait dans un grand boîtier vitré, en bois blanc peint.

— Eh, bien! le vieux, ça ne va donc pas? dit une jeune femme, qui essayait des assiettes à fleurs et les rangeait dans le vaisselier.

— Qu'est-ce, qui ne va pas? demanda Labat sur un ton boudeur.

— Les vignes, pardine!

— Les vignes vont... comme elles vont: est-ce que ça vous regarde?

Et le vieux se renfonça dans son fauteuil d'un air farouche: il ne voulait pas causer, c'était clair.

Alors la femme continua son nettoyage en silence. C'était Mariette, la bru du père Labat, sa *nore*, comme on dit là-bas, en Charente, une femme de vingt-six ans, grande et bien prise, qui avait même été jolie dans sa vingtième année, mais maintenant fanée, presque vieillie à force de travail et de chagrin...

Veuve depuis cinq ans, elle avait continué de vivre malgré les dissentiments qui les séparaient avec son beau-père, ne voulant pas quitter la maison où l'attachait le souvenir de son bonheur perdu. Car elle était très aimante, un peu mystique, mettant dans tous ses sentiments, dans la fidélité de son deuil, l'exaltation de son âme pieuse et volontaire. C'était une poitevine: elle avait été élevée par les sœurs, et sa dévotion s'était encore exaspérée, quand elle était venue vivre dans ce coin de Charente où tout le monde, hommes et femmes, vivait à peu près en païen, laissant les églises désertes dans une pauvreté minable, presque injurieuse.

Comme Mariette essayait une assiette à soupe, au fond de laquelle reluisait un coq aux couleurs éclatantes, une cloche se mit à tinter dans le lointain, une petite cloche d'église pauvre, qui sonnait l'Angelus; alors elle remit vivement l'assiette dans un rayon du vaisselier, alla se laver les mains à l'évier et sortit par le corridor qui menait aux chambres...

Le vieux s'était mis à ricaner en la voyant partir: il haussait les épaules, s'engouffrant dans son fauteuil avec de petits grognements moqueurs. Elle était passée devant lui, très droite, sans répondre, indifférente, habituée depuis longtemps aux provocations du vieil impie, qui, comme la plupart des vigneron de là-bas, ne dérangeait pas du matin au soir contre les prêtres.

— Ah! bondieusarde, va! s'écria-t-il en voyant sa bru monter l'escalier.

Mais celle-ci redescendit très vite, et s'arrêtant dans la porte de la cuisine, toute pâle de colère:

— Dites donc, le père, vous feriez mieux de me laisser prier pour vos vignes, vous savez? elles en ont joliment besoin, quand ce ne serait que le Préchâlard, qui se crève à son tour!

— Qui a dit cela? hurla le vieux en bondissant de son fauteuil, qui a dit cela? Le Préchâlard se crève? Le Préchâlard!... C'est vous, oui, c'est bien vous, qui le feriez crever avec toutes vos singeries, et vous en seriez trop contente, mangeuse de bon Dieu que vous êtes...

Mais la jeune femme avait disparu dans l'escalier, et Labat, resté seul, alla de nouveau s'allonger dans son fauteuil avec un geignement pénible de tous les membres; puis, comme si cette courte scène l'avait accablé, il ferma à demi les yeux et sembla s'assoupir. Longtemps il rumina les paroles méchantes que lui avait jetées sa bru: « Le Préchâlard se crève! » Elles lui étaient d'autant plus sensibles qu'elles confirmaient les inquiétudes qu'il avait rapportées de son « tour de champ ». Car sa tristesse et sa mauvaise humeur venaient du Pré-

châlard, qui depuis quelques jours avait bien mauvaise mine. Ça et là des teintes jaunâtres trouaient la verdure, et elles s'élargissaient lentement, régulièrement, comme des taches d'huile. « Un coup de soleil, parbleu! un coup de soleil! » disait le vieux pour se rassurer et s'étourdir. Mais Mariette lui avait crié ce qu'il n'osait se dire tout bas, et il restait accablé, sans avoir la force de nier encore...

Longtemps Labat avait cru, et cette croyance l'avait soutenu et consolé dans sa ruine, que cette pièce de vigne, protégée par sa gloire, resterait indemne et triomphante, dernier souvenir de la prospérité du pays, au milieu du deuil général des champs couverts de chaume. Aussi cette idée que le Préchâlard allait s'étioler et mourir, miné par ce mal mystérieux dont le poison courait sous terre, c'était à la fois l'écrasement de ses dernières tendresses de paysan et quelque chose comme un outrage, qui lui mettait aux yeux des pleurs de colère...

On était en septembre: un rayon de soleil, ravivé par les rideaux rouges de la fenêtre, jetait sur le plancher de larges taches sanglantes. C'était l'époque des vendanges, et, sous l'évocation du soleil d'automne, le vieux voyait dans son rêve les récoltes triomphantes d'autrefois; il revivait ces journées glorieuses, où, dès l'aube, la maison s'emplissait du branle-bas des vendangeurs, leurs grands paniers sous le bras et leur « serpette » à la main; on s'entassait autour de la table longue, et l'on mangeait des sardines crues avec du pain frotté d'ail; puis c'était l'envolée de tout ce monde à travers les vignes où durait jusqu'au soir le grand pillage des ceps, dont les sarments s'enchevêtraient sur la terre caillouteuse, montrant, dans l'éclaircie des feuilles les grappes énormes du *Saint-Pierre*, ou les petites graines dures et veloutées du *Saint-Emilion* et du *Pinaud*: à la tombée de la chaleur, Labat venait faire son tour, son fusil sous le bras: il ne tirait jamais un moineau, ayant les yeux faibles et la main tremblante, mais il traînait inmanquablement son fusil, car le permis de chasse était alors un luxe de propriétaire, et rien ne complétait un campagnard ayant des terres au soleil comme un vieux flingot et une carnassière. Labat arpentait lentement les champs de vigne avec ses grandes jambes d'échassier, heureux de faire durer la promenade longtemps, pour emporter dans la fatigue de ses membres la sensation délicieuse de l'immensité de « son bien »; quoique vaniteux, il était doux et familier avec « son monde », et vendangeurs et vendangeuses l'interpellaient sans façon, car on le sentait tout joyeux d'être le maître, de fouler sa terre et de voir la richesse ruisseler des ceps autour de lui; le soir, c'étaient les cuvées de vendange s'écrasant avec fracas dans les pressoirs, où, à la clarté jaune des « chalenils », garçons et filles écrasaient le raisin sous la pyrrique enragée de leurs jambes nues, tous grisés à moitié par les odeurs de vin, qui montaient des chais, des cuves bouillonnantes et des brocs couronnés d'écume rouge; à la cuisine, devant un feu clair de javelles, des bassines en cuivre, pleines d'eau chaude, où les fouteurs de vendange venaient se laver les pieds avant de se mettre à table, et l'on eût cru voir, comme dans Homère, des étrangers reçus avec tous les honneurs de l'hospitalité antique...

Tout ce passé, riche et glorieux, avait pour couronnement un grand triomphe, auquel la pensée de Labat revenait machinalement, car, même au milieu des tristesses de l'heure présente, il y avait là un souvenir si doux, que son esprit s'y réfugiait toujours avec délices... 1867... au mois de juin, le comice agricole d'Angoulême; une estrade en plein soleil, avec des drapeaux claquant au vent, des messieurs en habit noir, un préfet en grand costume, des fanfares... sur un fond de verdure, le buste blanc de l'empereur. Il revoyait tout cela comme si c'était d'hier. Et lui, sur les marches de l'estrade, tournait son chapeau entre ses doigts, tandis que, d'une voix forte, le président proclamait les récompenses: « François-Pierre Labat, « de Breequigny, canton de Châteauneuf, arrondissement de Cognac, *premier prix* pour ses vins « rouges du Préchâlard... »

Cela se lisait sur un diplôme encadré, qui trô-

nait sur la cheminée, au centre d'une panoplie de vieux fusils de chasse.

À force de rêvasser aux choses passées, Labat avait fini par s'endormir dans son fauteuil; mais un bruit de sabots sur le pavé du corridor lui fit ouvrir les yeux:

— Tiens! c'est vous, la Chabote?

— Oui, m'sieu Labat.

La vieille avait posé son panier sur la table et s'était assise tout de suite, sans façon, comme une habituée de la maison. Au bout d'un moment de silence, comme Labat la regardait sans rien dire, occupé à chasser les mouches qu'attirait son grand front luisant, la Chabote reprit, mais toute gênée, avec des trahissements dans la voix, comme une menliante:

— Ah! ma foi! je passais... je me suis dit: Tais, j'vas entrer... on aura p't'être besoin de quelqu'un bientôt... les Chambarrand, d'Etaules, ont commencé leurs vendanges...

— Ah? Ils feront quelque chose?

— Peuh! Ils ramasseront p't'être ben dix fois mon panier... n'y a ren, bonne gens, et le peu qu'y a est chétif, ça pauvre...

Et la vieille, en disant cela, essuya une larme, qui roulait sur le parchemin de ses joues molles, une de ces larmes faciles qu'elle savait tirer de ses paupières chaque fois qu'elle parlait des vignes.

— Ah! misère! fit Labat avec un gros soupir. Et il se tut, songeant au Préchâlard.

Mais la Chabote, que l'exclamation de Labat semblait inviter aux confidences pleurardes, où elle excellait, se mit à geindre aussitôt sur sa détresse. Car, elle aussi, elle était une victime de la débâcle des vignes. Elle aussi avait eu « du bien », comme tout le monde en avait par là-bas; et maintenant qu'il ne venait plus que de l'herbe folle dans la terre caillouteuse de ses champs, sans mari, sans enfants, elle était retombée, comme au temps de sa jeunesse, au métier de journalière, allant laver à droite, bêcher à gauche; mais elle n'avait plus l'espoir vaillant de sa vingtième année, et depuis ce temps-là la terre était devenue ingrate et mauvaise...

Aussi la douleur de la Chabote se répandait en jérémiades infinies, qu'elle marmottait d'une voix dolente: elle trouvait dans son patois des mots hideusement tristes, des mots navrants, qui peignaient bien la détresse du beau pays d'Angoumois, et Labat écoutait sans impatience cette musique de complainte, car c'était aussi sa misère à lui, celle de la terre charentaise qui pleurait dans ces lamentations de vieille mendicante:

— Ah! m'sieu Labat, geignait-elle, ils ont eu du bonheur, ceux qui sont morts avant la maladie des vignes; ils sont partis contents, eux autres...

Et Labat songea à son fils qui était mort, avant même d'avoir soupçonné que toute cette prospérité pût se tarir un jour. Une belle mort de vigneron, du reste, une mort enviable: asphyxié au fond d'une grande cuve, où il était descendu pour boucher une fissure; on l'avait sorti de là, barbouillé de lie comme une bacchante, et son corps était revenu à la terre encore imprégné des senteurs du vin... Une belle mort!

Puis, selon son habitude de vieille impie, la Chabote tomba sur les prêtres:

— Vous ne savez p't'être pas c'qu'a dit le curé l'aut' dimanche? Il a dit censément que si les vignes mouraient, c'était que les gens n'allaient point à la messe...

— Il a dit ça? Il a dit ça?

— Dame! je n'y étais point, vous savez; v'la ben trente ans, depuis la mort de mon pauvre défunt, que je n'ai pas mis les pieds dans son église...

— Canaille! canaille! hurlait le vieux en frappant sur la table à grands coups de poing: feignant! C'est lui, parbleu! c'est lui, avec sa robe noire, qui les fait crever, les vignes... Canaille! Canaille!

Sur ces entrefaites, Mariette descendait de sa chambre. Elle s'arrêta devant Labat, et, tranquillement, elle demanda:

— Après qui en avez-vous donc ce soir?

Et comme le vieux se taisait, ne voulant pas de scène devant la Chabote, elle ajouta d'un ton affectueusement ironique:

— Allez, vous avez bien tort de vous mettre en colère comme ça : vous vous rendez malade et voilà tout.

Puis, sans dire un mot à la vieille qu'elle détestait, elle se remit à nettoyer les assiettes du vaisselier. Alors la Chabote, intimidée et gênée, se leva, reprit son panier, puis, au moment de partir, elle renouvela ses offres de service :

— Eh! ben, done, si vous avez besoin de quelqu'un, m'sieu Labat... n'est-ce pas? Faut que tout le monde vive.

Et elle sortit sans que Mariette eût desserré ses dents.

Mais la jeune femme ne put continuer longtemps son ouvrage, car la Chabote fut bientôt remplacée par d'autres, deux propriétaires du bourg, Godinot et Tiphon-Galaine, qui venaient, suivant une habitude presque quotidienne, causer avec Labat, un ami d'enfance.

Dès qu'elle les aperçut dans la cour, Mariette fronça les sourcils d'un air dur et méchant, puis, sans que le vieux pût entendre, elle grommela tout bas entre ses dents :

— Allons, après la Chabote, voilà les autres à présent : la journée sera bonne. C'est ça qui attire les bénédictions du ciel sur la maison... Vieilles pestes, va! Ils ne peuvent donc pas rester chez eux, tous ces damnés?

Et, avant que les vieux ne fussent arrivés à la porte du corridor, elle prit rapidement un panier, un couteau, et elle sortit dans « l'ouche », où elle se mit à ramasser de l'herbe pour les lapins.

Le jour commençait à baisser : elle se sentit aussitôt heureuse, — loin de la maison, où elle devenait, sous le manteau de la cheminée, le roulement hideux des impiétés et des jurons, — heureuse de respirer l'air chaste des prairies, sur lesquelles descendait un doux recueillement d'église... De temps à autre, elle s'agenouillait pour couper des « liédrons » au ras du sol, et elle profitait de cette posture pour se frapper la poitrine, en marmottant des prières...

11

Là-bas, en effet, devant la cheminée, on sacrait ferme depuis un moment : les choses les plus simples et les plus banales trainaient après elles tout un cortège de blasphèmes, et, dès que la conversation s'échauffait un peu, les jurons soufflaient en tempête. C'était une basse continue, sur laquelle se détachait le chant aigu et dolent de leurs plaintes éternelles... car point n'est besoin de s'enquérir de quoi causaient les trois vieux. Ils parlaient des vignes, parbleu!... Les vignes!... Toujours les vignes! Et il n'y avait point pour eux d'autre sujet de conversation. Oh! la terre pouvait changer à vingt lieues de là, les trônes s'écrouler, les peuples s'égorger et se voler des provinces, jamais ils ne sortiraient de l'horizon bas de leurs vignobles, où vivait leur pensée, toujours attentive à cette faillite de la terre charentaise, qui était le grand désespoir de leur vieillesse :

— Vous savez, disait Godinot, un petit, à face rasée de cabotin vieilli et usé, il est venu un inspecteur du phylloxéra à Châteaufauf.

— Pas possible? Ah! ah! ah!...

Et tous les trois se mirent à ricaner, d'un rire amer et méchant, qui découvrait leurs dents rares mais aiguës. Inspecteur du phylloxéra! Cela les exaspérait de penser qu'on avait mis un fonctionnaire exprès pour venir passer l'inspection de leur misère. Ah! c'est donc toujours vrai que le malheur des uns fait le bonheur des autres. Leur ruine était au moins utile à quelque chose : elle faisait vivre quelque gros monsieur décoré, qui parcourait le pays en wagon de première classe, en voiture à deux chevaux, constatait dans ses rapports que les vignes crevaient, que les feuilles étaient jaunes, les grappes chétives et ridées, puis, à la fin du mois, il touchait pour ça des sommes!

— Ah! misère!... Ah! pitié! inspecteur du phylloxéra!

Les trois vieux ne se lassaient pas de répéter cette appellation administrative, avec des tourments de mâchoire haineux et jaloux, la bave au

coin des lèvres, les gencives blanches et luisantes dans l'échancre des dents tombées...

Puis Tiphon-Galaine conta une histoire. C'était un gros, à face glabre, avec des yeux ronds à fleur de tête et des lèvres très minces, sous lesquelles s'évasait un menton puissant et bestial. Donc il avait vu, à Champmilon, un chimiste qui pérorait dans une grange : encore un farceur qui voulait se faire des rentes avec la misère du monde! Il disait que la terre était épuisée, malade, et qu'elle ne pouvait plus nourrir les plantes. Alors il fallait la soigner comme une femme qui n'a plus de lait, lui donner des drogues et des sirops; il avait cité des remèdes où il y avait de la chaux et du cuivre...

— Oui, oui, interrompit Labat, qui connaissait cette antienne, des engrais chimiques, comme ils disent. Tas de voleurs! Tas de charlatans, qui voulaient écoulés leurs drogues aux paysans. Mais qu'ils disent donc d'abord ce qu'elle a, la vigne! En savaient-ils seulement le premier mot?

Et là-dessus Labat, que toutes ces histoires mettaient en fureur, éprouvant le besoin de soulager son cœur, rapporta les paroles que la Chabote prêtait au curé de Brecquigny : oui, leurs vignes mouraient, parce qu'ils n'allaient pas à la messe!

Alors ce fut une explosion d'imprécations furibondes. Les vieux ne se possédaient plus, pris d'une rage d'impiété, qui ne pouvait se soulager que dans une orgie de jurons et de blasphèmes. Tiphon-Galaine s'était levé, et, écartant les rideaux rouges de la fenêtre, il montrait d'un geste de menace son poing formidable à l'église de Brecquigny, dont le petit clocher roman, couleur de grisaille, se dessinait nettement sur le fond rouge du couchant. Il avait un air simple et fier, un peu ironique, ce petit, tout petit clocher, qui semblait écouter ces outrages et ces menaces avec l'impassibilité d'une chose éternelle, indestructible... Et ce qui redoublait la fureur des vieux, c'est qu'au fond, dans leur bêtise d'esprits forts sans culture, restés peureux et naïfs, ils n'étaient pas sûrs que le curé n'eût pas raison.

— Il nous prend p'têtre pour des Ravenaud? dit Godinot, qui était le plus méchant et le plus entêté des trois.

Alors la conversation dévia sur le père Ravenaud, un vieux qui, jadis, avait fait partie de leur société d'athées, mais qui, depuis deux ans, s'était laissé jeter dans la dévotion par sa femme et sa belle-fille. Cette année, il avait été à Lourdes : depuis, aucun d'eux ne lui avait parlé. Mais ce qui les taquinait beaucoup plus qu'ils n'eussent voulu le dire, c'est que les vignes de Ravenaud semblaient bien moins souffrir que les leurs : il ferait encore une belle récolte, ce vieux bondieusard!

— Il arrose p'têtre ses vignes à l'eau de Lourdes, dit Labat.

On rit, mais ce n'était pas de bon cœur; il y avait là, tout de même, une chose étrange qui les gênait : pourquoi les vignes de Ravenaud ne dépérissaient-elles pas comme celles des autres? Et, sans rien dire maintenant, craignant de se confier leurs lâches inquiétudes, ils se mirent à songer, le nez dans les cendres...

Ils étaient ainsi depuis un moment, endormis dans la même stupeur, comme si à leur crise d'impiété rageuse avait succédé une lassitude hébété, lorsque Godinot se reprit à conter des histoires, mais à voix très basse cette fois, du ton d'un homme qui va faire des confidences graves, avouer des hontes :

— Savez-vous ce que j'entendais dire l'autre jour à l'instituteur de la Vieuxville?

— Non.

— Eh bien, il disait que ce qu'il faudrait à la vigne pour la guérir, ce n'était point de la chaux, ni du cuivre, ni toutes les drogues des chimistes : il lui faudrait un bain de sang...

— Ah?

Les deux autres avaient ouvert des yeux curieux, pleins d'éclairs féroces : comment ça? du sang?... du sang de bête?

— Non, de chrétien.

Alors Labat et Tiphon-Galaine regardèrent Godinot avec inquiétude : ils ne comprenaient pas. Ces terriens fanatiques, revenant par instinct à la

religion de leurs ancêtres des Gaules, se demandaient, dans leur naïveté d'enfants barbares, s'il ne fallait pas apaiser la terre avec des libations sanglantes. Et c'était comme une hérédité païenne, qui se réveillait, après un long sommeil, dans leur conscience obscure de primitifs. Que voulait-on d'eux avec ce sang versé? Devaient-ils eux-mêmes s'ouvrir les veines au pied des ceps? Si c'était la le remède et le salut, certes Labat l'eût fait pour sauver le Préchâlard... Ou bien fallait-il égorger ses filles, au sang pur et brûlant, pour ranimer la sève mourante, dans les artères de la vigne?

— Non, dit tout bas Godinot : ce qu'il faudrait, c'est la guerre... L'instituteur de la Vieuxville disait qu'autrefois on s'était longuement battu dans toute la Charente : des armées entières s'étaient saignées à l'arme blanche, et la terre des coteaux avait bu le sang de ces milliers d'hommes. C'était à partir de ce temps-là que les vignes avaient été belles. Mais cette fécondité sanglante s'était tarie avec les années, et il fallait renouveler la rosée fertilisante des batailles. Oui, du sang, c'était là le seul engrais qui pût sauver les vignes. Et reprenant à son compte l'idée de l'instituteur, qui plaisait à sa férocité, Godinot se mit à répéter avec une obstination sauvage :

— Du sang!... Oui, du sang!... du sang!

Il était hideux, effrayant à voir, le petit Godinot, éclairé par le soleil couchant, qui, rougi par les rideaux de la fenêtre, semblait l'éclabousser de sang de la tête aux pieds...

Cependant les deux autres s'étaient rangés à l'opinion de l'instituteur, et ils songeaient maintenant qu'ils avaient eu tort, en 70, de se croire favorisés en échappant à l'invasion et à la guerre. Les Prussiens auraient peut-être bu l'eau-de-vie de leurs chais? Mais qu'importe! si la terre avait eu cette ration d'engrais, faute de laquelle elle semblait maintenant épuisée et mourante. Et les vieux, pris de ce regret égoïste, voyaient dans leurs songeries des ruisseaux rouges qui couraient dans les « rèves » de leurs champs, faisant couler jusqu'aux entrailles de la terre la pourpre chaude des récoltes futures...

(A suivre.)

ERNEST RIVAUD.

## LES LIVRES NOUVEAUX

*Gaucher Myrion*, vie aventureuse d'un escolier féodal, par MM. P. B. Gheusi et Paul Lavigne, avec une préface de M. Gabriel Compayré. 1 magnifique volume grand in-8, orné de 43 dessins inédits de Parys et de 57 gravures sur bois (Firmint-Didot).

*La Femme dans l'art*, les protectrices des arts, les femmes artistes, par Marius Vachon. Grand in-8° orné de 100 gravures (Rouam).

*Carnet de chèques*, par Caran d'Ache. Album in-8° oblong, 32 pages de dessins, 1 fr. (Plon).

*Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues*, par Léonce Pingand. 1 in-8°, 7 fr. 50 (Plon).

*La Vie privée de Michel Teissier*, par Edouard Rod. 1 in-16, 3 fr. 50 (Perrin).

*Maître Gratien*, par Léon de Tinseau. In-18, 3 fr. 50 (Calmann Lévy).

*Les Dessous de l'histoire*, par le comte de Saint-Aulaire. In-18, 3 fr. 50 (C. Lévy).

*La Steppe*, par Alexandre d'Arc, préface de Pierre Loti. In-18, 3 fr. 50 (C. Lévy).

*Comment on devient fée*, par Josephin Péladan. In-8°, 7 fr. 50 (Chamuel).

*Etudes sur la propriété artistique et littéraire*, par Edouard Romberg. In-8, 6 fr. (Guillaumin).

Dans la *Collection Guillaume et Lemerre. Le Chevalier Des Touches*, par J. Barbey d'Aurevilly. Illustrations de Marold et Nittis. Broché, 4 fr. (Lemerre).

Œuvres complètes de Victor Hugo : *Les Burgraves*, 65<sup>e</sup> vol. de la collection, 2 fr. (Hetzel et Quantin).

*Le Guide pratique du réseau de Saint-Ouen*, comprenant la description de la Normandie et de la Bretagne, et de la ligne de Brest à Paris par Nantes. 1 volume de 900 pages, 6 fr. 50 (en vente chez tous les libraires et dans les gares).

*Les Français à toutes les époques de notre histoire*, par Gourdon de Genouillac, illustrations de Lix, P. Merwart, J. Geoffroy, J. Girardot, L. Roux, etc. 1 vol. in-8°, (Hennuyer).

*American Illustrators*, de Hopkinson Smith, édition de luxe, en cinq parties renfermées dans un carton in-f°, Librairie Scribners Sons à New-York.

*Quatre-vingt-treize*, par Victor Hugo, fascicule n° 5, Testard.

AU CERCLE DES PATINEURS. — Dessins d'après nature par MARS.

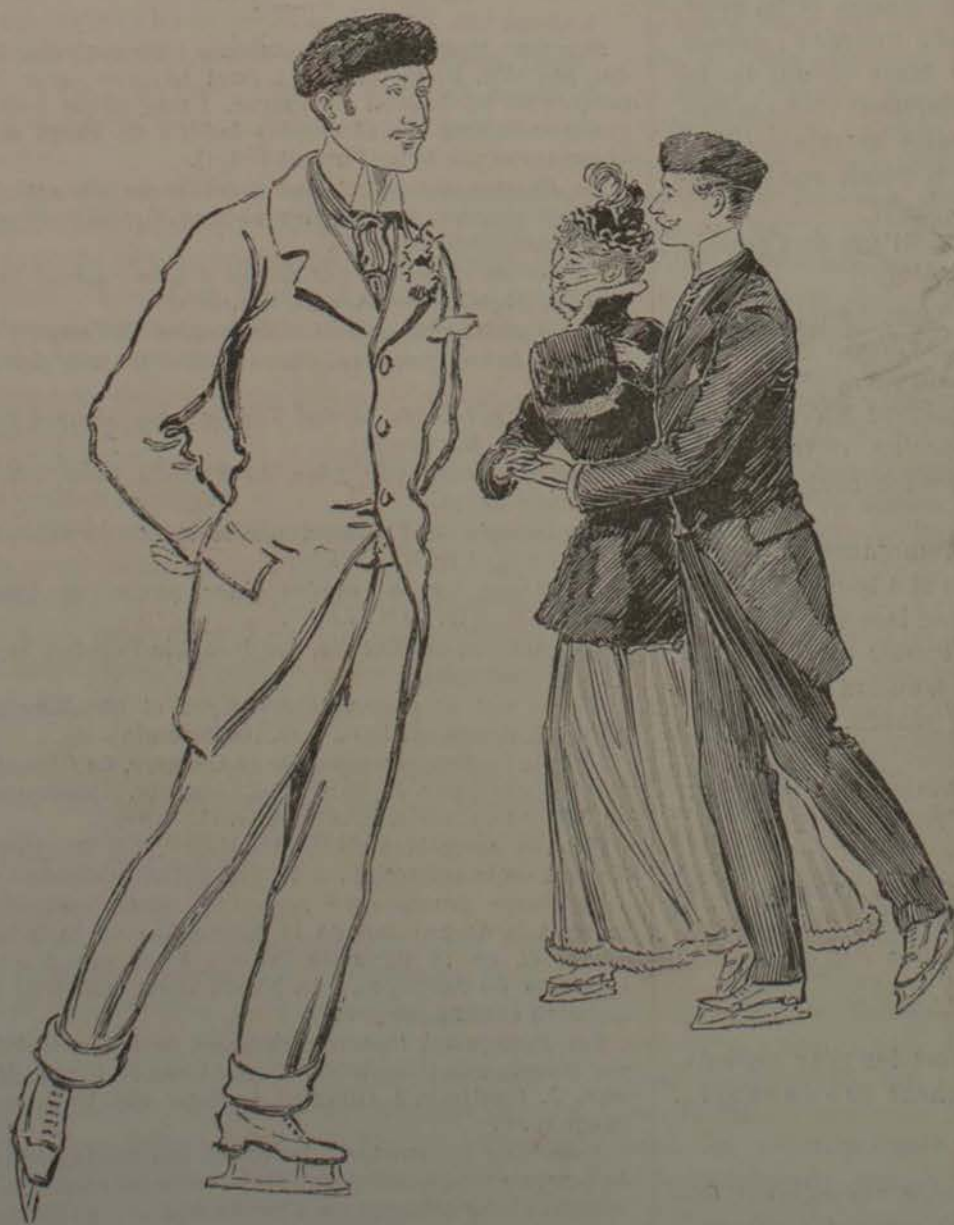


Frost.

Lord D.....n.

M<sup>lle</sup> D. de E....o.

Comte J.....l.



Earl J. R. de H....l.

M. D.....s.



M. H. B....l.

M<sup>me</sup> G. B....r.

MARS

AU CERCLE DES PATINEURS. — Dessins d'après nature par MARS.



M<sup>me</sup> E.....s.



M. H. C.....r.



MARS

MM. F...e et de K..f.

M<sup>me</sup> Y....e.

M<sup>me</sup> M.....l.

## LES THÉÂTRES

NOUVEAU-THÉÂTRE : *Bouton d'Or*, pièce en quatre actes et cinq tableaux, de M. Michel Carré, musique de M. G. Pierné. — VARIÉTÉS : *La Petite Marquise* et *Toto chez Tata*, de MM. Meilhac et Halévy. — THÉÂTRE DU CHAT-NOIR : *Sainte Geneviève de Paris*, mystère en quatre parties et douze tableaux, par MM. Claudius Blanc et Léopold Dauphin. Dessins de M. Henri Rivière.

Si vous êtes au nombre des spectateurs qui n'aiment pas les intrigues compliquées, vous serez servi à souhait au Nouveau-Théâtre (Casino de Paris), qui semble avoir adopté le genre du civet sans lièvre, des pièces sans intrigue, des diners composés seulement de hors-d'œuvre et de sauces sans poisson. Cette fois, la sauce est remarquable : on oublie le poisson.

Somme toute, ne vaut-il pas mieux d'excellents hors-d'œuvre qu'un mauvais plat ?

Il convient d'ajouter que les auteurs du Casino de Paris savent à quel public ils ont affaire. Tandis que, dans nos théâtres, le foyer tient une petite place, dans laquelle les spectateurs attendent avec impatience la fin des entr'actes, au Casino de Paris, c'est le contraire, le foyer c'est le principal, et le théâtre n'est que l'annexe.

A la place des directeurs, au lieu deouer des tableaux mal reliés entre eux et destinés seulement aux spectateurs qui ne veulent pas voir toute la pièce, j'adopterais franchement le spectacle coupé, qui satisferait tout le monde.

Le deuxième acte de la fantaisie de M. Michel Carré (fils du même) forme spectacle à lui seul. C'est une répétition au foyer de la danse, à l'Opéra. Ce tableau-ballet a conquis tous les suffrages, et M. Barral s'y est taillé un succès personnel sans précédent.

Parti de chez Ballande, ayant passé par le Gymnase, le Renaissance, les Variétés, etc., sans jamais rencontrer un vrai rôle, il l'a trouvé enfin dans *Bouton d'Or*. Rien ne peut vous donner une idée de la verve incroyable, de la légèreté, de la fantaisie, de la vérité de gestes, de ton et de jeu de l'excellent comédien — que je signale à M. Albert Carré comme digne de faire partie de la troupe du Vaudeville.

M. Decori a joué avec un talent comique qu'on ne lui soupçonnait pas le rôle d'un Espagnol amoureux.

M. Regnard, M. Chalmier et l'aimable M<sup>me</sup> Berny se sont fait apprécier dans des rôles moins bien venus que celui de M. Barral.

La musique de M. Pierné est tout à fait agréable. Je serais bien surpris si l'on ne disait que Bizet n'est pas un des maîtres préférés du compositeur.

*Le Triomphe de l'aurore* offre un tableau brillant, chatoyant, avec ses nombreuses danseuses imitant la Loïe Fuller. L'effet a été énorme.

L'intrigue ?

Un Espagnol, Juan Riego, aime Bouton d'Or. Cet Espagnol est aimé d'une Espagnole jalouse qui le reprendra à minuit moins cinq, heure des réconciliations théâtrales.

Comme vous le voyez, tout cela ne vaut pas le *Cid*, bien que nous soyons en Espagne au 1<sup>er</sup> acte, mais si c'était le *Cid*, le public n'irait pas. Tout est donc pour le mieux. Je ne serais pas surpris si, dans cet établissement qui tient à la fois du théâtre et du promenoir à rencontres, *Bouton d'Or* gardait l'affiche pendant quatre mois et le public pendant deux actes.

Ainsi soit-il !

Le théâtre des Variétés vient de reprendre un des chefs-d'œuvre de Meilhac et Halévy : *La Petite Marquise*.

Cette comédie revient à son point de départ, après avoir été jouée au Gymnase et à la Renaissance. Si elle ne fait pas partie du répertoire de la Comédie-Française,

c'est que la troupe de la rue de Richelieu ne possède ni une Chaumont, ni un Dupuis, ni un Baron. C'est la seule raison, et il faut convenir qu'elle est valable.

Henriette est mariée au marquis de Kergazon, vieux savant qui fait des recherches sur les troubadours d'autrefois pendant que Max de Boisgongneux, troubadour moderne, essaie de séduire la petite marquise. Elle est aimable et honnête, la petite marquise. Elle aime Max, mais elle ne peut pas admettre l'amour en marge du mariage et ce n'est qu'après avoir décidé, avec son mari, une séparation — qui serait un divorce aujourd'hui — qu'elle dit à Max : « Je suis toute à vous ». Mais Max trouve que c'est trop. Ce définitif l'épouvante. Il voulait une courte série d'émotions provisoires ; il aimait, enfin, « en homme du monde ».

La petite marquise, qui avait cru à son troubadour, s'aperçoit qu'il est en baudruche et elle rentre chez elle préférant un mauvais mari à un mauvais amant. La pièce serait tout à fait morale si les auteurs ne s'étaient pas ravisés vers la fin.

Il semble qu'ils aient craint le reproche d'avoir écrit une berquinade élégante, et ils font prévoir, dans leur dénouement, d'une façon assez claire, que le marquis sera trompé en ville au lieu de l'être à la campagne.

*La Petite Marquise* est une œuvre réaliste, bien qu'elle soit écrite avec un esprit et une finesse que Meilhac et Halévy seuls peuvent avoir dans la réalité.

Meilhac personnifie au théâtre l'esprit parisien dans ce qu'il a de plus profond et de plus brillant. Ses mots ont des dessous. Tel mot de lui est une observation de haute portée ou un résumé de caractère.

Dans une de ses premières pièces : *Satania*, représentée au Palais-Royal (deux actes), l'héroïne interroge un vieux serviteur qui lui raconte sa vie. Le bonhomme a deux enfants. Il est enchanté de l'un qui est fort intelligent. L'autre le satisfait moins ; il est bête.

Satania met cinquante louis dans la main du domestique Meilhac a toujours été très large) et lui dit : — Donne cet argent à celui de tes fils qui est intelligent... Quant à Fimbécile, il se tirera toujours d'affaire !

C'est plus que de l'esprit, cela, c'est toute une satire sociale en un seul mot !

Meilhac appartient à la petite phalange des auteurs dramatiques français qui ont été des penseurs ; il est de la famille de Molière et de Beaumarchais. Est-il besoin d'ajouter que *La Petite Marquise* et ses interprètes ont été acclamés ? Après avoir été applaudie pendant les trois actes, M<sup>me</sup> Céline Chaumont, cette artiste incomparable, a transporté le public dans *Toto chez Tata* qui terminait le spectacle.

Dupuis a retrouvé son succès de 1874. C'est le Delaunay du théâtre des Variétés. Baron est un marquis de Kergazon épique. Son comique emplit la salle grâce à son jeu large et sûr. Petit a été charmant dans le rôle du sourd et M<sup>lle</sup> Lavallière délicieuse dans celui de Juliette.

Le théâtre du Chat-Noir est la Comédie-Française des théâtres Guignol. On y joue des ombres de pièces interprétées par des ombres de personnages. Les auteurs, les dessinateurs, les musiciens, sont de vrais artistes, et, dans ce petit cadre, on fait souvent du grand art. Tel tableau donne l'impression d'une chose très belle.

La musique et la déclamation aidant, le public est souvent empoigné par des moyens lilliputiens. C'est comme si la *Marseillaise* vous enthousiasmait, chantée par un phonographe.

La troupe du Chat-Noir vient de représenter un mystère que les jeunes filles peuvent aller voir. Je ne sais pas si les mamans conduiront leurs filles dans ce cabaret, mais si elles ne vont pas au mystère, le mystère peut aller à elles, car le théâtre du Chat-Noir porte en ville et même en province.

MM. Claudius Blanc et Léopold Dauphin ont mis à la scène la légende de Sainte-Geneviève, en conservant à leur

œuvre la naïve piété, la couleur archaïque des anciens mystères.

Dieu le père lui-même paraît dans la pièce ; il est vrai qu'il y joue un rôle des plus modestes, une simple figurant.

Il est tout à fait curieux de constater, à une époque de blague à outrance, ce goût que prennent les plus sceptiques à voir se dérouler des légendes naïves qui nous reportent à plusieurs siècles en arrière. Si c'est l'indice d'une résurrection de l'idéal, saluons-la avec joie.

Cela nous réjouirait fort de voir le théâtre donner le signal de la réaction contre le naturalisme et le *muffisme* qui nous ont envahis ! Singulier public, que celui qui applaudit, la même semaine, la Gigolette d'une revue et sainte Geneviève du Chat Noir ! N'est-ce pas la preuve de l'indécision des âmes de la génération actuelle ?

Le Vaudeville vient de mettre *Gens de bien* sur son affiche du soir. J'ai longuement parlé de cette pièce dans un précédent article.

Je conseille vivement aux personnes qui s'intéressent à l'évolution théâtrale d'aller la voir, car elle est très caractéristique. C'est à la fois vivant, gai, intéressant, humain, spirituel, moderne et littéraire. La note d'art y est intense, l'observation fine et juste.

Ce n'est pas une œuvre parfaite ; les défauts que j'ai signalés dans un précédent article subsistent, mais c'est l'œuvre d'un auteur jeune qui a tout ce qu'il faut pour devenir un très grand monsieur au théâtre. Il possède le don précieux de bien observer et de traduire ses notations psychologiques sans négliger, comme tant d'autres, l'optique théâtrale.

Celui-là sera Marcellus... ou je ne suis qu'une bête.

J'aime mieux qu'il soit Marcellus.

ALBIN VALABRÈGUE

## DOCUMENTS ET INFORMATIONS

**Le mouvement de la population française.** en 1891, a encore été désastreux. Pour la première fois depuis longtemps, en 1890, comme on s'en souvient, le nombre des décès avait dépassé celui des naissances de 38.446 unités. En 1891, les décès ont encore été en excès, sur les naissances, de 10.505 unités. Un tel résultat est dû en partie à la mortalité qui, en 1891 comme en 1890, a été très forte (876.882 décès en 1891 et 876.505 décès en 1890, pour 794.938 décès en 1889). Mais il est dû aussi à la faible natalité (838.059 naissances en 1890 ; 866.377 en 1891, pour 937.057 en 1881) ; et ce mal dont nous souffrons ne disparaîtra pas comme l'influenza, qui finira bien par nous quitter.

En somme, la France comptait, en 1891, 38.343.192 habitants.

Notons cependant un symptôme de meilleur augure : l'augmentation du nombre des mariages, qui ont atteint le chiffre de 285.458, soit 16.126 de plus qu'en 1890, soit encore le taux de 7,5 pour 1.000 habitants, au lieu de 7.

Par contre, il y a eu 5.752 divorces, et jamais tel nombre n'avait été enregistré depuis 1884. La moyenne 77 sur 100.000 ménages a été dépassée dans 20 départements, et dans la Seine notamment, où la proportion est montée à 282 pour 100.000 ménages. (Voir, sur ce point, notre numéro du 24 octobre 1891, p. 334.)

**L'hydrophone.** — Sous ce nom, *Scientific American* décrit un appareil imaginé par M. Mac Evoy, capitaine de la marine des Etats-Unis, et destiné à signaler l'approche des torpilleurs ou autres vaisseaux, durant la nuit, ou en temps de brouillard. La partie essentielle de l'appareil est une cloche en fer de 2 millimètres d'épaisseur, et de 50 centimètres de hauteur et de diamètre maximum, destinée à être immergée à une profondeur de 10 à 25 mètres, au centre de la région à surveiller.

Cette cloche contient dans sa cavité une plaque d'ébonite montée dans un cadre en cuivre, et faisant diaphragme ; c'est le *ribatein*. Lorsque la cloche plonge, cette lame vibrante reste séparée de l'eau par une certaine couche d'air. L'expérience prouve que l'agitation de l'eau produite par un bateau à hélice, dans un rayon de 800 à 1.600 mètres selon la force du bateau, suffit pour donner lieu à des mouvements vibratoires à l'intérieur de la cloche.

Cette cloche est, d'autre part, reliée électriquement à un poste de la côte par un câble dont la longueur peut atteindre 8.000 mètres. Là, le courant électrique comprend dans son circuit une sorte de galvanomètre, un *kinésiscopie*, muni d'une aiguille dont les mouvements traduisent, par leur amplitude, les vibrations du diaphragme de la cloche.

Lors donc que ces vibrations atteignent un certain degré, l'aiguille du kinésiscopie arrive dans la zone d'un aimant qui l'attire jusqu'à l'un des pôles d'un arc électrique ; un courant se produit, une étincelle jaillit, et l'observateur est prévenu. L'étincelle pourrait d'ailleurs provoquer l'explosion d'un coup de canon, au cas où l'on voudrait attirer l'attention d'une façon bruyante.

**Chaufferettes à la chaux.** — Tout le monde sait que, lorsqu'on mélange de l'eau à de la chaux vive, c'est-à-dire lorsqu'on éteint de la chaux, il se produit de la chaleur. La quantité de chaleur ainsi dégagée a d'ailleurs été exactement mesurée ; elle est de 84 calories pour le mélange de 500 grammes d'eau à 750 grammes de chaux grasse ; c'est-à-dire que ce mélange développe une chaleur capable d'élever à la température de 84° un litre d'eau pris à 0°.

C'est sur ce principe que M. Loison de Viviers a construit une chaufferette qui est assurément appelée à rendre de grands services pour le chauffage automatique des lieux confinés, tels que les voitures, où l'emploi des bouillottes d'eau chaude réclame trop de soins, et où celui des chaufferettes à charbon met les voyageurs en danger d'asphyxie.

La chaufferette dont il s'agit est composée d'un cylindre métallique aplati, d'aspect banal, dont la capacité est divisée en deux parties, l'une contenant de la chaux vive et l'autre de l'eau. L'ouverture de ce dernier réservoir est commandée par un bouton mobile situé sur un des côtés du cylindre, de telle sorte qu'il est possible de régler la production de la chaleur, suivant les besoins, en laissant passer dans le compartiment de la chaux une quantité d'eau plus ou moins considérable.

La température que l'on peut ainsi obtenir et maintenir suivant un temps variable peut atteindre 100° centigrades.

**Encore la tour** de l'Exposition de Chicago ! Cette fois, un contrat serait décidé pour l'érection d'une tour en fer de 170 mètres de hauteur et de 64 mètres de diamètre. Le monument présentera cette particularité d'être entouré par un chemin de fer en spirale, de près de 1.600 mètres de développement, qui conduira à son sommet. On voit que les organisateurs de l'Exposition ont enfin réussi à ne pas copier notre tour Eiffel.

**L'acier de nickel** vient d'être adopté par les autorités navales des Etats-Unis pour la construction des filets protecteurs contre les torpilles. Cet acier, qui résiste très bien à l'action des acides, est peu affecté par les influences atmosphériques, et ne montre que des très minimes traces de corrosion après immersion dans la mer.

**Le champagne russe.** — D'après une communication de notre consul à Odessa, la fabrique de champagne de cette ville aurait préparé, l'année dernière, 250.000 bouteilles de vin de champagne connu sous le nom d'*Excelsior*, d'une valeur de 500.000 roubles.

**Le dernier procès-verbal** des opérations pour le recrutement de l'armée, publié par M. le ministre de la guerre, contient une foule de renseignements intéressants et peu connus du public. Se doute-t-on, par exemple, que près de mille conscrits ont été exemptés du service militaire pour cause de bégaiement!

M. le docteur Chervin, directeur de l'Institution des Bègues de Paris, a fait pour une période de trente ans la statistique de la répartition géographique du bégaiement en France. Il en résulte qu'il y a plus de bègues au midi qu'au nord. Beaucoup seront sans doute surpris d'apprendre qu'on bégaye davantage sur la Cannebière que sur le boulevard des Italiens. Mais les chiffres sont là.

**Les nuages artificiels**, pour protéger les récoltes contre les gelées, sont de plus en plus employés, et donnent partout de très beaux résultats. Un fermier de San-Francisco, M. Everest, décrit un procédé qui lui a permis de protéger ses fruits contre des températures de -18 à -20°.

Ce procédé consiste à brûler du pétrole dans une série de récipients en fer alimentés par des conduites distantes de 6 mètres, en communication avec de grands réservoirs. Chaque brûleur consomme environ 1 litre de pétrole par heure, et produit une haute flamme et une fumée épaisse qui protègent la récolte.

Le prix de l'installation serait d'environ 250 francs par hectare, et la dépense de pétrole n'excéderait pas 70 francs par hectare.

**Les tramways électriques et la neige.** — Une pétition qui est bien faite pour nous surprendre, de ce côté de l'Océan, est celle que 10.000 habitants de Montréal viennent d'adresser à leurs autorités municipales, pour obtenir la suppression des tramways électriques pendant l'hiver. Mais la chose s'explique: car il paraît que les chasse-neige font si bien leur service, qu'il est impossible aux traîneaux de circuler dans les rues où passent des tramways pourvus de ces engins.

**ANNONCES**

Les annonces sont reçues chez MM. AUD-BOURG et C<sup>e</sup>, fermiers exclusifs de la publicité de L'ILLUSTRATION, 10, place de la Bourse.

Tarif des Insertions, 5 francs la ligne.

**La crise commerciale.**

La crise commerciale, dont toutes les industries de luxe subissent en ce moment les effets, n'a nullement atteint la maison Vaissier, dont les élégants magasins de la place de l'Opéra ne cessent pas de débiter à une clientèle d'élite leurs exquis parfums, leurs savons délicats, et les charmants écrans créés par le maître artiste Victor Vaissier.

**MAISON PL. DE RENNES** et 71, bd Montparnasse d'angle, 7 PL. DE RENNES C<sup>e</sup> 302<sup>e</sup>. Rev. 23.367 fr. M. à p. 250.000 fr. C<sup>e</sup> 248<sup>e</sup>. Rev. 8.546 fr. **MAISON, 20, r. CROZATIER** Mise à prix: 80.000 fr. Adj. en 2 lots, s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 2 janv. 1893. S'adr. à M<sup>e</sup> VALLÉE, not., 304, bd Voltaire.

**2 TERRAINS R. DU LOUVRE** 28 à 34, près r. St-Honoré et R. du Commerce. Cont. 280 m. 40 env. et 290 m. 60 env. M. à p. ch. lot. 300.000 fr. Adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 7 février 1893. S'adr. à M<sup>e</sup> FONTANA, notaire, 10, rue Royale.

**MAISON r. Proudhon, 33, 403<sup>e</sup>. TERRAIN** rue Coriolis, 40 et 42. C<sup>e</sup> 326<sup>e</sup>. M. à p. 25.000 fr. Adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 24 janvier 1893. S'adr. à M<sup>e</sup> DUFOUR, not., 15, boulevard Poissonnière.

Et. de M<sup>e</sup> MARTIN DU GARD, avoué, 69, r. S<sup>e</sup>-Anne. Vente le 1<sup>er</sup> février 1893, à 2 h., au Palais de Justice. **SIX LOTS DE TERRAIN** de 300 à 350 mètres, rue Portelin, 10, 12 et rue de Bretagne, 59. Mises à prix: 133.000 fr. — 146.000 fr. — 154.000 fr. — 169.000 fr. — 104.000 fr. — 100.000 fr. S'adresser à MARTIN DU GARD, Mésselet, Audouin, avoués, Péan de St-Gilles, notaire; Ferand, notaire à Nogent-sur-Marne; Bayard, architecte, 1, rue Bonaparte.

**ÉTUDES** de: 1<sup>er</sup> M<sup>e</sup> EMILE ROCHE, avoué à Paris, bd Beaumarchais, 6; — 2<sup>e</sup> M<sup>e</sup> TISSIER, avoué à Paris, r. S<sup>e</sup>-Anne, 50.

**VENTE** au Palais de Justice, le 28 janvier 1893, à deux heures, en deux lots: **1<sup>er</sup> D'UNE MAISON** sise à PARIS, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 131 et rue Saint-Philippe-du-Roule, 2. Revenu net environ: 35.500 francs. Mise à prix baissée: 600.000 francs.

**2<sup>o</sup> D'UNE MAISON** sise à PARIS, rue Saint-Philippe-du-Roule, 4. Revenu net environ: 27.900 francs. Mise à prix baissée: 350.000 francs. S'adresser aussi à: M<sup>e</sup> DENORMANDIE, avoué, boulevard Malesherbes, 42, et DELASALLE, avoué, rue d'Alger, 12.

Maison de **NOUVEAUTÉS** av. direct. à commerce de PARIS, faub. Poissonnière, 35, comp. 11 M<sup>e</sup> de vente à la Martinière et 6 M<sup>e</sup> de vente à la Guadeloupe. A adj. et. de M<sup>e</sup> ARON, not., 38, av. de l'Opéra, le 30 janv. 1893, 2 h. M. à p. 37.572 fr. March. en sus. Consign. 50.000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> Godet, notaire à Paris et audit M<sup>e</sup> ARON.

**2 HOTEL** à Paris, près place de l'Étoile, avenue Kléber, 7 et 9. En 2 lots. Rev. 15.000 et 10.000 fr. M. à p. ch. lot. 250.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 7 février 1893. S'adr. à M<sup>e</sup> VALLÉE, not., bd Voltaire, 204.

**MAISON** à Paris, r. Custine, 28, et r. Labat, 55 (18<sup>e</sup> arr.). Mise à prix: 70.000 fr. Adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 24 janvier 93. S'adr. à M<sup>e</sup> PÉAN DE ST-GILLES, not., 2, r. Choiseul.

Etude de M<sup>e</sup> Henry MUTEL, avoué à Paris, rue Sainte-Anne, 34. — Vente au Palais de Justice, le 28 janvier 1893, d'un

**TERRAIN** à PARIS, rue Vernier, 28 (17<sup>e</sup> arr.). Cont. 266 mètres. Mise à prix, 26.000 fr. S'adresser à M<sup>e</sup> Henry Mutel, avoué et Michélez, notaire.

Maison de **B REUILLY** 33, Rev. h. 14.335 fr. Cont. à Paris 764<sup>m</sup> 70. M. à p. 175.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 24 janvier 1893. S'adr. à M<sup>e</sup> COLLEAU, not., 21, av. d'Italie.

**2 TERRAINS** à Paris, quai aux Fleurs, 19 et r. des Ursins, 16. C<sup>e</sup> 490<sup>m</sup> 75. M. à p. 100.000 fr. Ursins, 15 et 17. C<sup>e</sup> 549<sup>m</sup> 58. M. à p. 135.000 fr. M<sup>e</sup> V. Chanoinesse, 22, C<sup>e</sup> 38<sup>m</sup> 11. Rev. 9.681 fr. Mise à prix, 130.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 31 janvier 1893. S'adr. à M<sup>e</sup> AUMON, not., rue de Rivoli, 146.

**MAISON JOUBERT** 33, et de Provence, 94, rues Conten, 816<sup>m</sup> 17. Revenu net. 40.197 fr. Mise à prix, 480.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 24 janvier 1893. S'adr. à M<sup>e</sup> CORTIN, notaire, rue Royale, 6.

**Fds de VINS** Paris, r. Secretan, 29. A adj. en l'ét. de M<sup>e</sup> Trousselle, not., 23, bd Bonne-Nouvelle, le 19 janv., 3 h. M. à p. 2.000 fr. Loy. à remb. 1.000 fr. S'adr. M. BOUCHER, synd. 1 bis, r. Hautefeuille et aud. not.

**VOS CHEVEUX** ne tomberont plus, ils repousseront abondamment dans leur couleur avec l'Extrait capillaire des *Bénédictins du mont Majella*, 6 fr. le flacon 1<sup>er</sup> mandat, 6 fr. 85 à l'administrateur E. SE-NET, 35, rue du 4-Septembre, Paris.

**NINON DE LENCLOS** se moquait de la ride. Faites-en autant en vous servant de la VÉRITABLE EAU DE NINON qui ne se trouve qu'à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, Paris. Exiger l'adresse.

Fraises au Champagne, Parfum Capiteux, les Framboises Virgée de Raphaël, Lèvres de Feu, le Cour d'Yvette, Valées de J. Klein, fontaineur - Coup de Canif, Polka, Radis Rose, Mazurka.

**PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY** Ligne régulière de paquebots-poste de Bordeaux à la Corogne, Vigo, Leixoes (Porto), Lisbonne, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Montevideo (p<sup>o</sup> Buenos-Ayres et Rosario), Sandy Point, Coronel, Talcahuano et Valparaiso, av. correspond. pour tous les ports du Sud Pacifique. S'adr. à Bordeaux, à M. HENRY DAVIS, 1, pavé des Chartrons; à Paris, à The Cunard S-S., C<sup>e</sup> LIM<sup>e</sup>, 38, av. de l'Opéra.

**Gouttes Livoniennes** Contre Rhumes, Toux, Bronchites, etc.

**Le Coquet** Le plus complet et le plus riche des journaux de MODES. — Tous les samedis, 26 fr. par an. Texte illustré, Gravure colorisée et Patrons coupés dans tous les numéros. — Pour recevoir spécimens avec conditions, écrire à M. ALBERT, directeur, 6, rue Favart, PARIS.

**Antipyrine** du Docteur KNORR Fabriquée à CREIL (Oise) SPÉCIFIQUE CERTAIN DES MIGRAINES et NÉURALGIES SEUL produit expérimenté par les sociétés médicales du monde entier, ayant, SEUL, toutes les garanties de pureté. SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES, (Demandez le Médicament sur les boîtes à prendre)

**Goudron Freyssinge** 4 cuillerées à café par verre de boisson aux repas contre Bronchites, Catarrhes, Maladies de la Peau, Epidémies. — 1 fr. 50 dans les Pharmacies.

**Plus d'ASTHME** à l'instant même Récompenses: Cent mille fr. Médailles argent, or et hors concours. Indication gratis franco. Ecrire au D<sup>r</sup> CLERY, à Marseille.

**BRONCHITES, TOUX** Guérison certaine par l'emploi de l'ELIXIR ou de BULLES d'HELENINE CANDIAC

MODE D'EMPLOI: 2 cuillerées de l'Élixir ou 4 Bulles d'Hélenine Candiaca matin et soir. ELIXIR, 5 fr.; BULLES, 3 fr. Dép. G<sup>e</sup>, BOUTY & C<sup>e</sup>, 119, r. d'Aboukir, Paris ET PHARMACIES.

**ETABLISSEMENT DE SAINT-GALMIER (Loire)** **SOURCE BADOIT** L'EAU DE TABLE SANS RIVALE, LA PLUS GAZEUSE Débit: 30 millions de bouteilles par an. Vente 12 millions

**SIROP DE BRIANT** Ph<sup>e</sup> 150, rue de Rivoli, PARIS, et toutes Ph<sup>ies</sup>. Depuis plus de 50 ans, les Médecins recommandent le SIROP de BRIANT dans les maladies de Poitrine, Toux, Rhumes, Bronchites, Catarrhes, Gripes, etc. C'est le plus actif, le plus agréable, le meilleur marché des médicaments pectoraux. Prix, le Flac.: 2/25 Exiger la signature.

**Baudet** 18, Rue Favart, 18 PARIS 5 Médailles d'Or Instruments de tous Styles MAISON DE CONFIANCE Garantie: 10 ans Fabrication de 1<sup>er</sup> Ordre SOLIDITÉ - ÉLEGANCE SONORITÉ **Pianos** Condit. et Prix exceptionnels.

**ASTHME** Pour supprimer immédiatement les accès et pour guérir définitivement la maladie, il n'y a pas de remède aussi efficace que le PAPIER **BARRAL** ou les CIGARES **BARRAL** Ce sont aussi les préparations dont l'emploi est le plus commode pour les Malades de tout âge. — Papier, 5 fr.; Cigares, 3 fr. — FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faub<sup>e</sup> S<sup>t</sup>-Denis, PARIS.

**L'EXTRAIT DE VIANDE** **Kemmerich** est universellement REÇU LE MEILLEUR LE PLUS NUTRITIF LE PLUS ÉCONOMIQUE LE PLUS RECONSTITUANT DEMANDEZ EN CONFIANCE le **Kemmerich** partout où se trouvent les **SARDINES AMIEUX FRÈRES** CONSTANT LA DUYOIS TOUJOURS A MIEUX

**UN DEMI SIÈCLE DE SUCCÈS** Le seul véritable Alcool de Menthe, c'est contre les maux de tête, les indigestions, les rhumes, les gripes, les refroidissements, les douleurs de dents, les maux de gorge, les échauffements, les étourdissements, les vertiges, les migraines, les névralgies, les maux de nerfs, les maux de reins, les maux de dos, les maux de bras, les maux de jambes, les maux de pieds, les maux de mains, les maux de tout le corps. **RICQLÈS** Malaisos Dans une infusion pectorale bien chaude il réagit admirablement contre **RHUMES REFROIDISSEMENTS, GRIPPE.** EAU de Toilette et DENTIFRICE exquis Exiger le nom de RICQLÈS sur le flacon.

**L.T. PIVER A PARIS** PARFUMERIE AU **CORYLOPSIS DU JAPON** SAVON. EXTRAIT. EAU DE TOILETTE. POUDE. HUILE.

**TOUT-PARIS** Annuaire de la SOCIÉTÉ PARISIENNE 1893 25,000 NOMS ET ADRESSES PRIX: 12 FRANCS PARIS A. LA FARE, ÉDITEUR 55, Chaussée-d'Antin, 55

**PLUS DE MAUX DE DENTS!** PAR L'EMPLOI DE L'ÉLIXIR, POUDE & PÂTE DENTIFRICES DES **RR. PP. BÉNÉDICTINS** de l'Abbaye de Soulac (Gironde) Dom MAGUELONNE, Prieur 2 MÉDAILLES D'OR: Bruxelles 1880, Londres, 1884. Les plus hautes Récompenses Inventé en l'an 1373 par le prieur PIERRE BOURSAUD L'usage journalier de l'Élixir dentifrice des RR. PP. Bénédictins, prévient et guérit la carie des dents qu'il blanchit et consolide en fortifiant et assainissant parfaitement les gencives. « C'est un véritable service à rendre, de signaler cette antique et utile préparation, le meilleur curatif et le seul préservatif des affections dentaires. » Vente en Gros: **SEGUIN, BORDEAUX** Maison Fondée en 1807 DÉTAIL: Dans toutes les Parfumeries, Pharmacies et Drogueries.

**LA PÂTE ÉPILATOIRE DUSSEY** détruit les poils indésirables sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau. Sécurité. Efficacité garantie. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 30 fr.; 1/2 boîte, spéciale p<sup>o</sup> la moustache, 10 fr. 50 m<sup>e</sup>). — Pour les bras, employer la Pâte DUSSEY, 1, rue J.-J. Rousseau, 20.

## NOS GRAVURES

LA SALLE DE LA PAIX  
A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Une des parties les plus pittoresques et les plus curieuses de ce Palais-Bourbon qui, avec le Palais de Justice, accapare en ce moment l'attention — et pourtant une des moins connues du public. C'est que, pour y pénétrer, il faut montrer patte blanche, appartenir à certaine catégorie de privilégiés. Grâce aux cartes généreusement distribuées par nos honorables, tout le monde peut, des tribunes de la salle des séances, assister au moins une fois dans sa vie aux délibérations des mandataires du peuple : le plus humble électeur de Saint-Flour ou de Puget-Théniers, aussi bien que le citoyen notable; le bottier, la cuisinière de M. le député, aussi bien que son agent de change ou quelque élégante Parisienne de ses amies. Tout le monde n'est point admissible dans la salle de la Paix. Les femmes, d'abord, en sont absolument exclues, en attendant la conquête de l'égalité intégrale. Quant au sexe qu'envie M<sup>me</sup> Astié de Valsayre, il n'en voit ouvrir l'accès — en principe — qu'aux seuls représentants accrédités de la presse : « leader » de première page, en quête de l'article à faire ou collaborant activement aux intrigues de couloirs, « professionnels » venant puiser aux sources vives les informations parlementaires et les racontars, vrais ou faux, dont ils inondent les journaux quotidiens.

Les journalistes, les reporters et leurs auxiliaires, devenus légion, suffraient amplement pour emplir, malgré ses vastes dimensions, le local affecté à leurs « interviews » avec les députés. Qu'est-ce donc, lorsque s'y joint la séquelle des pseudo-journalistes, des brasseurs d'affaires, des attachés de ministère, sans compter une foule d'autres intrus encombrants qui se faufilent par ruse dans le sanctuaire, en dépit de la vigilance de l'huissier-cerbère? Aussi, l'on s'imagine la bourdonnante et fiévreuse animation de cette halle aux potins, de une heure à six heures de l'après-midi, les jours d'interpellation orageuse, de crise ministérielle, de gros événement, surtout dans une période de trouble et d'agitation comme celle que nous traversons depuis l'affaire du Panama.

Dès le seuil, on s'aperçoit tout de suite que la Paix, à laquelle elle doit son nom, n'y règne que sous la forme d'une déité allégorique, qui, du plafond où la peignit Horace Vernet, plane constamment au-dessus d'un champ de bataille, préside ironiquement aux rivalités incessantes, aux luttes ardentes entre les ambitions, les passions, les intérêts. Là se cuisinent les ragouts politiques, canard à l'américaine, purée ministérielle sauce Clémenceau, salmis de chèques à la Panama. Là, les députés se coudoyant sans distinction de parti, comme dans la coulisse, se mêlant à leur clientèle familière, ne sont plus en représentation devant le public des galeries, devant le « pays », ainsi qu'ils disent solennellement. Au diable les masques, les poses apprêtées, les conventions théâtrales! Ils se montrent tels qu'ils sont, visage, gestes, langage, dans le laisser-aller du chez soi.

C'est cette mêlée grouillante, effervescente, que reproduit notre gravure, partiellement il est vrai, mais avec une telle fidélité, une telle intensité de vie, qu'elle donne mieux qu'une vue d'ensemble l'exacte physionomie, la synthèse de cet étrange milieu, ressemblant fort à la Bourse et un peu aussi à un maréage. Le crayon de l'artiste a saisi et noté un des moments psychologiques de la crise actuelle. Lequel? On n'a que l'embarras du choix.

Aubas d'un classique Laocoon en bronze, ornant une des extrémités de la salle et dont les reporters irrévérencieux transforment le piédestal en vestiaire pour leurs chapeaux, M. Clémenceau remuant, nerveux, verbeux à son ordinaire, pérorant, très entouré. La tête caractéristique de ce génie du gâchis se détache au centre du cercle, « clou » du groupe où se pressent députés et journalistes attentifs. A quelques pas, se dessine le long profil légendaire de son adversaire, M. Déroulède, en train de débiter à un auditeur bienveillant un discours qu'il médite ou qu'il a déjà prononcé.

Et l'antique Laocoon dominant le troupeau agité des politiciens prend la signi-

fication d'une allégorie singulièrement opportune et suggestive. La lutte désespérée de ces trois personnages contre les deux serpents qui les enlacent de leurs spirales, les étouffent de leurs terribles étreintes, ne symbolise-t-elle pas à merveille la situation critique où se débattent présentement le Parlement, le Gouvernement et la Justice, empêtrés dans les complications presque inextricables de la double corruption politique et financière? EDMOND FRANK.

## LE PROCÈS DU PANAMA

Mardi dernier se sont ouverts au Palais de Justice les débats de cette mémorable affaire du Panama, déjà si grosse de conséquences, avant même d'avoir commencé. Nous ne résumerons pas ici un compte-rendu dont tout le monde a lu avidement les moindres détails et nous nous bornerons à retracer l'aspect de la salle d'audience, que nous montre le dessin de Renouard.

Nous sommes à la première chambre de la Cour d'appel, dans la partie neuve du Palais, inaugurée il y a quelques mois. Il ne s'y plaide habituellement que des procès civils; donc, point de banc de prévenus; ceux-ci sont assis des deux côtés du passage donnant accès au prétoire, sur quatre des chaises massives faisant partie du mobilier tout neuf. A droite de ce passage sont placés MM. Eiffel et Cottu; à gauche, au premier plan du dessin, M. Marius Fontanes et M. Charles de Lesseps, qui est représenté debout, répondant aux questions de M. le premier président Périer.

Les angoisses de la prison préventive n'ont que faiblement altéré la physionomie énergique et dure de M. Charles de Lesseps. La tête, aux traits anguleux, profondément creusés, a conservé sa teinte rougeâtre de granit; la barbe la termine comme une frange que le vent aurait rabattue sous le menton. Une autre frange de cheveux gris entoure la base du crâne, dont le sommet est entièrement dénudé et poli. Très droit, immobile, constamment maître de lui-même, s'exprimant avec la mesure et la netteté d'un homme d'affaires, M. de Lesseps met une certaine crânerie à revendiquer les responsabilités au profit de ses coaccusés, mais il manque à cette générosité l'élan qui la rendrait sympathique. Par moments, son masque rigide se plisse brusquement dans un sourire dont la détente subite le fait ressembler à une grimace, puis il reprend sa placidité où les éclats sombres du regard trahissent seuls les préoccupations, sous la broussaille des sourcils. Parfois aussi, un haussement des épaules semble secouer un fardeau trop lourd, comme lorsque, se décidant à dénoncer les concussionnaires de M. Baihaut, il reconnaît avoir donné 375.000 fr. au ministre des travaux publics et qu'il ajoute: « Oui je l'ai donné, cet argent, je l'ai remis librement, comme on remet librement sa montre, quand on vous la demande au coin d'un bois... »

Tout autre est la personnalité de M. Marius Fontanes, secrétaire général de la Compagnie de Suez, chargé de fonctions analogues au Panama. M. Fontanes, très affaibli par la fièvre typhoïde qui l'a prématurément blanchi, ne se rappelle que fort confusément les faits et se tourne désespérément du côté des avocats chaque fois qu'une question embarrassante met à l'épreuve sa mémoire ou sa présence d'esprit.

C'est également un rôle de comparse que joue le baron Cottu, dont le teint plombé par l'insomnie, la contracture des mâchoires, disent les souffrances morales, et qui tord nerveusement et sans relâche sa petite moustache noire.

Avec M. Eiffel, nous retrouvons une physionomie moins falote. Seul des quatre prévenus que l'instruction ait laissé en liberté, M. Eiffel paraît cependant devoir sortir un des plus maltraités des débats. Il s'est défendu pied à pied, expliquant son rôle d'une parole embarrassée d'abord, mais qui se raffermissait par degrés, pour redevenir hésitante quand une objection le troublait; mais il perdit entièrement contenance lorsque l'expert Flory vint déclarer que sur des travaux de 73 millions, il en avait « gagné » 33. Ce fut un lamentable spectacle que de voir chanceler cet homme, dont le monde entier sait le nom, et qui pâlisait comme un coupable vulgaire, tandis que son regard noyé de myope

prenait une expression d'angoisse indéchiffrable...

## M. CHARLES DE LESSEPS

Nous venons d'esquisser la physionomie des débats du Panama. Pour la compléter, nous allons donner les biographies de quelques-uns des personnages qui furent les principaux acteurs de l'aventure.

M. Charles de Lesseps est le fils aîné de M. Ferdinand de Lesseps. Il a cinquante et un ans, est marié et a trois enfants. Il a d'abord fait partie du personnel des affaires étrangères, au quai d'Orsay, puis a été attaché à l'ambassade de Constantinople. C'est de ce poste qu'il fut appelé à l'inauguration du canal de Suez, en 1869. A la suite de cet événement, son père le garda auprès de lui comme secrétaire, puis le fit nommer administrateur de la Compagnie du canal, dont il est devenu vice-président et directeur délégué.

## M. HENRI COTTU

M. Henri Cottu, qui a dépassé quelque peu la quarantaine, dirigerait encore l'exploitation de ses terres, si une alliance de famille ne l'avait intéressé aux affaires du canal de Suez, et, par suite, à celles du canal de Panama. Dès lors il a participé à maintes entreprises, soit en France, soit en Autriche. On se souvient qu'il était à Vienne quand on a annoncé qu'il allait être arrêté. Il a joué un rôle très actif dans les émissions du Panama, et ses nombreuses relations mondaines et parlementaires lui ont facilité ce rôle.

## M. EIFFEL

Trois cents mètres de fer accommodé en tour ont porté son nom aux nues, suivant une expression qui n'a rien, cette fois, d'hyperbolique. Or, c'est précisément la tour qui aura porté malheur à M. Eiffel, puisque c'est à elle qu'il doit d'avoir été appelé par les administrateurs du Panama, désireux — à un moment où le nom du « Grand Français » ne faisait plus recette — de faire bénéficier leur entreprise d'une popularité encore toute neuve.

M. Eiffel est né à Dijon en 1838; il a passé par l'École centrale, puis il s'est mis à construire dans le grandiose. Il y a des tailleurs qui taillent en plein drap; M. Eiffel taillait en plein fer. Avant de planter solidement sa renommée en fichant un immense clou à l'entrée de la dernière Exposition universelle, M. Eiffel avait mis de ses constructions métalliques un peu partout, en France comme à l'étranger.

## M. MARIUS FONTANE

En regard de M. Eiffel, personnage important, gros et dominateur, il faut montrer, en forme de contraste, la figure de ce petit homme sémillant, preste, vif et propre qu'est M. Marius Fontane. Celui-ci est accusé d'avoir aidé MM. de Lesseps dans leurs « manœuvres » pour tromper le public. C'est en la qualité d'administrateurs et de secrétaire général de la Compagnie de Panama qu'il aurait pris sa part de ses délits. Né en 1838, M. Marius Fontane était à Beyrouth, un peu pour apprendre le commerce, un peu pour voir du pays, quand il connut M. Edmond de Lesseps, consul de France. De là à devenir le secrétaire de M. Ferdinand de Lesseps, il n'y avait à franchir que la formalité d'une présentation. Vous en savez maintenant aussi long que personne sur la carrière financière de M. Marius Fontane. Il avait prélué aux besognes, publiques ou secrètes, des grandes entreprises en publiant des romans et des vers; et maintenant encore il se délassait en écrivant une *Histoire universelle* dont plusieurs volumes ont paru.

## M. BLONDIN

Il était plus difficile de réunir deux océans à travers l'isthme de l'Amérique centrale que de mettre d'accord les détenteurs des 1,300 millions de l'épargne publique et certaines personnalités influentes du gouvernement. M. Léopold Blondin, chef de bureau du Crédit Lyonnais, fut un des « ingénieurs » en séduction que la Compagnie a employés aux heures difficiles. Né en 1840 à Metz, fils d'un fonctionnaire des finances, M. Léopold Blondin s'était lié intimement avec M. Baihaut, au temps où le futur député de la Haute-

Saône avait été chargé de certaines études techniques par le Crédit lyonnais. M. Baihaut, paraît-il, n'était pas très réfractaire à la persuasion; et il fut gagné promptement, sinon gratuitement.

## M. BAIHAUT

M. Baihaut, qui va faire une fin lamentable devant la Cour d'assises, eut une carrière politique prompt et brillante. Il n'a pas tout à fait cinquante ans. Il est né à Paris. Ingénieur, sorti de l'école polytechnique, il fut attaché successivement à diverses compagnies de constructions maritimes; il remplit plusieurs missions techniques à l'étranger jusqu'au moment où il entra au Crédit lyonnais, en 1875. Un mariage lui créa des relations dans le département de la Haute-Saône qui l'élu député en 1877. Ses études spéciales lui permirent de se créer, dans les commissions parlementaires et à la tribune, une spécialité des questions de travaux publics. C'est ainsi qu'il s'achemina vers le sous-secrétariat d'Etat et vers le portefeuille ministériel. Il devint ministre en janvier 1886; on sait le reste.

## AU CERCLE DES PATINEURS

Les derniers jours de 1892, et les premiers de cette année ont été marqués, dans toute l'Europe, par une température très rigoureuse; aussi les fervents du patin, que la seule idée du froid semble réchauffer ont-ils pu s'en donner à cœur joie!

Au cercle des patineurs, la réunion est, comme l'on sait, exclusivement élégante. — C'est un cercle fermé, composé d'environ cinq cents membres, et toutes les précautions sont prises pour maintenir aux réunions du cercle ce cachet de bonne compagnie qui en fait le charme.

Le lac est assez étendu, en fer à cheval; la surface congelée, et suffisamment durcie pour présenter partout la résistance requise, le téléphone propage la bonne nouvelle dans Paris, et patineurs et patineuses accourent tout guillerets, certains de passer une délicieuse journée.

Habituellement, les organisateurs du comité, pleins de sollicitude pour « leur chère glace », n'accordent au patin que l'un des bras du fer à cheval, réservant l'autre bras « frais et dispos » pour le lendemain.

De sérieux braseros sont disposés sur la pelouse et une amusante rangée de tentes servent d'abri aux aimables paresseuses qui préfèrent voir tomber les autres. Le coup d'œil est réellement charmant; les patineurs de race ne se comptent pas. A leur tête, il convient de citer l'illustre champion Georges Frost, qui fait l'admiration des plus forts. Nos dessins représentent quelques-uns des habitués en vue; nous aurions voulu pouvoir les croquer tous, toutes surtout. M. Henry Blount se multiplie pour faire les honneurs du cercle, pour tout voir et tout organiser, avec un dévouement qui jamais ne se lasse, et cette entente si parisienne de ce qui peut plaire à ses amis. Certains jours, des fanfares de chasse ou des musiques militaires viennent stimuler l'ardeur des *skaters*. Nous n'en finirions pas de citer tous les plus assidus: l'infant Don Antonio et l'infante Eulalie, lord et lady Dufferin et leurs filles, duc de Noailles, duc et duchesse de Gramont, MM. Henri Cartier, comte de Lambertye, Henry Blount; M<sup>mes</sup> la princesse de Chimay, Ed. Martell, Fould, de Monbrison, Aguado, John Munro, princesse Ghika, Thomeguex, comtesse de Clermont-Tonnerre, Sykes, Ward, comtesse de Sommyèvre, Maxwell-Heddl, Yturbe, Errazuris, Gabriel Bocher; miss May, lady Griffith; M<sup>les</sup> de Caumont la Force, Diaz de Eraso, de Saint-Sauveur, Pellier, de Gossellia, Prévot; baron Roissard de Bellet, comtesse de Camondo, baron et baronne Edmond de Rothschild, comte Jametel, baron de Knyff; MM. Faure, Deschamps, etc. Un vrai salon au grand air!

## BOUTON D'OR

Le Nouveau-Théâtre tient un grand succès avec *Bouton d'Or*, de MM. Michel Carré et Gabriel Pierné. L'obligeance de l'éditeur de la partition, M. Choudens; nous permet de publier une des pages les plus applaudies de la nouvelle œuvre du jeune compositeur, *l'Entrée des Clartés du matin*.

L. MARC, Directeur-Gérant.

Imprimerie de l'Illustration, L. MARC, 13, rue Saint-Georges.

COSTUMES DE BAL MASQUÉ, par Henriot.



Costume de député compromis. Le même, avec variante. « J'ai le chic, j'ai le chèque, Je suis cheick et j'ai le chic! » Membre de la ligue contre la licence des rues. Candidate aux élections : (l'Eternel féminin.) Amiral suisse commandant le corps expéditionnaire de la guerre des tarifs. Porteur de mauvaises nouvelles.



Costume patriotique : le franco-russe. Levrier en paletot : victime de M. Loze. Cinquième Etat. Ballons captifs. Fontaine d'eau chaude. Ta-ra-ra-houm-de-hay! (Le bras et la jambe en l'air sont postiches, de façon à éviter toute fatigue musculaire.)

**DARBO** APPAREILS D'HYGIÈNE MÉDECINE, CHIRURGIE  
86, Passage Choiseul, Paris.

Lits, Fauteuils, Voitures ET Appareils Mécaniques pour MALADES et BLESSÉS **DUPONT**  
Fab. brev. s. g. d. g. Fournisseur des Hôpitaux à PARIS  
10, Rue Hautefeuille au coin de la rue Serpente Près l'Ecole de Médecine  
Les plus hautes Récompenses aux Expositions Internationales et Littéraires. Sur demande envoi franco du Catalogue. **TELEPHONE**

**POMMADE MOULIN**  
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils, 2<sup>fr</sup> 30 le pot franco Ph<sup>o</sup> Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

**DIABÈTE SUCRE EDULCOR** Le seul permis aux Diabétiques par les autorités médicales. **OBÉSITÉ** Donne l'illusion du Sucre de Canne et n'en a pas les inconvénients. 2<sup>fr</sup> la B<sup>te</sup> 400 doses, 88, r. Rocherbourg, Paris. **DIABÈTE**

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE, 26, RUE JACOB, A PARIS  
52<sup>e</sup> ANNÉE **JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE** 52<sup>e</sup> ANNÉE  
Fondé en 1837, par Alexandre BIXIO  
Rédacteur en chef : Édouard LECOUTEUX  
Propriétaire-Agriculteur, professeur d'Agriculture au Conservatoire des Arts et Métiers, Professeur d'économie rurale à l'Institut national agronomique.  
Le plus ancien et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Parait toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et 12 planches coloriées d'après des aquarelles d'Ol. de Penna, représentant les meilleurs types des espèces chevaline, bovine, et porcine, et les animaux de basse-cour les plus remarquables.  
Pour la France et l'Union postale. Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. 50. — Pour tous les autres pays : Un an, 25 francs.  
Un numéro spécimen avec planche coloriée sera adressé à toute personne qui en fera la demande, accompagnée de 30 centimes en timbres-poste.

**GRUBER & C<sup>o</sup>** BRASSERIES A STRASBOURG ET MELUN  
BOCK-ALE : 70 c. la Bouteille — 35 c. la 1/2 Bouteille.  
CONSERVE : 60 c. la Bouteille — 30 c. la 1/2 Bouteille.  
Verre en plus, 25 cent. remboursés à la reprise.  
LIVRAISON A DOMICILE  
Maison à PARIS : 82-84, boulevard Voltaire, 82-84.  
**NICKEL PUR FRANÇAIS** Economie. Art. cuisine, table, toilette. Méd. Or, Paris 89. Catal. contre 45 c. Exig. marque et modèles. Paris, 64, rue de Turenne, Marseille, 26, rue Noailles, Bordeaux, 74, rue Ste-Catherine.

**NOUVEAU CIRAGE A HARNAIS**  
Simple sans brosser ni froter. V. BRILLET, 27, r. Beaurepaire, Paris

**LIRE AU LIT** en métal nickelé, lentille optique articulée, projette une lumière égale à 3 bougies pour 3 cent. d'huile par nuit. Envoyé avec niches pour 6 mois contre mandat-poste. Paris... 10 fr. 65 Province... 11 fr. 90  
**VEILLEUSE-PHARE** J. DECOUDUN, 8, rue Saint-Ouen, PARIS.

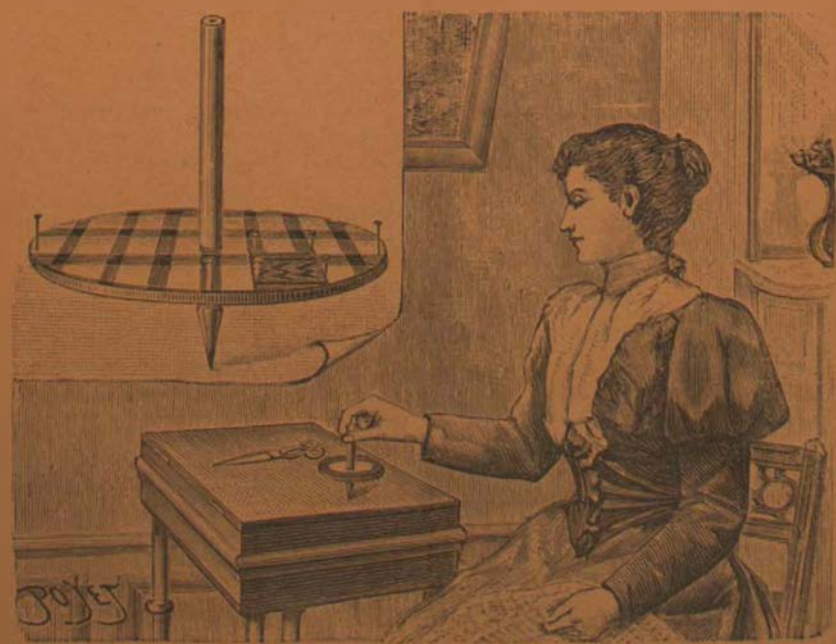
L'Indicateur des expéditions sur les chemins de fer, avec carte, publiée par la Librairie Chaix, rue Bergère, 20, Paris, est un véritable A B C des tarifs, contenant les taxes simplifiées, de grande et petite vitesse (1<sup>re</sup> série) de Paris à plus de 4,000 localités. Disposé en forme de dictionnaire alphabétique, il permet aux négociants et aux gens du monde de taxer leurs envois immédiatement et sans recherches. — Prix : 4 fr.

**GRAND PRIX SAVON à l'IXORA** NOTOIREMENT SUPERIEUR A TOUS LES AUTRES SAVONS **ED. PINAUD** 6381  
37, B<sup>4</sup> de Strasbourg, PARIS

LA SCIENCE AMUSANTE

MOYEN D'ASSORTIR LES ETOFFES

Voulez-vous assortir, Mesdames, à une étoffe quelconque, une bordure ou un ornement et cela mieux que vous ne pouvez le faire avec les yeux les plus expérimentés ?  
Prenez un fond de boîte ronde en carton, ou découpez un cercle de carton de 10 centimètres environ de diamètre. Traversez le centre de ce cercle avec un bout de crayon de 10 centimètres de hauteur, dont la pointe sera à 3 centimètres au-dessous du cercle (ces mesures n'ont rien d'absolu), et fixez le cercle au crayon avec un peu de cire à cacheter. Vous aurez ainsi une sorte de toton ou de toupie qui tournera très facilement.  
Découpez dans votre étoffe, unie ou hachurée, un cercle de même grandeur que le cercle de carton, faites un trou au centre et passez le crayon à travers ce trou de façon que l'étoffe recouvre le carton, sur lequel vous le fixerez avec de petites épingles. En faisant tourner rapidement le toton avec la main, vous aurez sous les yeux la nuance générale de l'étoffe, si celle-ci est composée de dessins de diverses couleurs. Pour voir si



la bordure est bien assortie, découpez-en un petit carré de 2 centimètres que vous collerez sur le bord du cercle d'étoffe. En faisant tourner la toupie, vous n'aurez, si votre choix a été bon, qu'une seule teinte. Si le choix laisse à désirer, le cercle sera entouré d'une couronne plus claire ou plus foncée que la teinte générale, vous avertissant que les deux nuances ne s'harmonisent pas. Dans le cas où vous cherchiez, au contraire, une couleur tranchante, la même expérience vous fera voir si la juxtaposition du cercle et de l'anneau extérieur, de couleur différente, donne deux nuances qui vont bien l'une avec l'autre. TOM TIT.

ÉTRENNES 1893

LA SCIENCE AMUSANTE  
Par TOM TIT  
(1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> séries)

Chaque volume se vend séparément. Broché : 3 fr.; relié : 4 fr.; tr. dorées : 4 fr. 50. — Librairie Larousse, 17, rue Montparnasse et chez tous les libraires.

La reproduction des articles et gravures de la SCIENCE AMUSANTE est rigoureusement interdite.

**MENU**

Potage brunisso.  
Langouste sauce tartare.  
Poularde braisée au riz.  
Guissot de chevreuil rôti sauce poivrée.  
Salade.  
Haricots panachés sautés au beurre.  
Pâté de Pithiviers.  
Glace vanille et moka.  
Un verre de **Bénédictins**.

Le **JAMBON COLEMAN**, marque « GENUINE », est le meilleur. — *Exiger la marque.*

**BEURRES**. — Laiterie de Corneux Gray (Haute-Saône). — Envoi par colis postaux.

**BIÈRE FANTA**, 6, rue Guyot, PARIS

**MAISONS RECOMMANDÉES**

**Achat de Livres et de Bibliothèques**  
A. TABIDE, libraire, 18-20, boulevard St-Denis, Paris.

**Ameublement (broderies p<sup>o</sup>) Ouvrages de dames**  
M<sup>me</sup> COCHET, 3, rue d'Aboukir, Paris

**Appareils herniaires et orthopédiques.**  
DRAPIER et fils, 41, r. Rivoli. Sans succ<sup>rs</sup>. Catal. fr.

**Art de peinture et fourn<sup>rs</sup> photographiques.**  
M<sup>me</sup> ARWIN BOURDIER succ<sup>rs</sup> 55 r. d. P<sup>o</sup> Chambs, Paris.

**Articles de voyage**  
BAZAR DU VOYAGE, 3, avenue de l'Opéra, Paris.

**Bégaiement et défauts de prononciation**  
Docteur CHERVIN, avenue Victor-Hugo, 82, Paris.

**Billards et Billards-Tables.**  
BLANCHET-GERRET, 53, r. de Lanery, bandes am<sup>es</sup>

**Boîtes et dragées pour baptêmes**  
JACQUIN FRÈRES, 12, rue Perdelle, Paris.

**Broderies d'église. Ouvrages de dames.**  
P<sup>o</sup> Couvents, Ind<sup>es</sup> TRIGOUT, 17, r. de la Monnaie.

**DEUIL** A St-ROCH, 197, rue St-Honore; DEUIL complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

**Eau des Fées**  
P<sup>o</sup> la jeunesse perpétuelle des cheveux, 43, r. Richer.

**IRIS** de FLORENCE VÉRITABLE.  
21, rue des Lombards, Paris.

**Jeux et Jouets, Cotillon**  
CHAUFOUR, Au bonheur des Enfants, 13, boulevard Bataillon.

**Migraines et névralgies**  
PAULLINIA FOURNIER, 56, rue d'Anjou.

**Orfèvrerie de table.**  
P. CANAUX et C<sup>o</sup>, 30, boulevard Malesherbes.

**Photographie (Comptoir général de)**  
F.-M. RICHARD, 57, rue Saint-Roch, 57, PARIS.

**Relieurs.**  
MAGNIER (Ch.) et ses fils, rue de l'Étranger, 5 et 7.

**Tapisseries, Etoffes et Meubles anciens**  
RAYE, 13, rue Laflitte, premier étage, Paris.

**Thés**  
Thés de la C<sup>te</sup> anglaise, 21, place Vendôme, Paris. Envoi franco par un billet.

**Trousses, sacs et valises de voyage**  
10, rue Charlot, Paris  
**P. SORMANI**, CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO

BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)  
A vendre à l'amiable **Nourrisseur** (jolie banlieue), très bon fonds de N<sup>o</sup> 15 a Bail 4 a. 1/2 ren. n<sup>o</sup> 15. 10 vach., 1 chev., 2 voit. Loy. 750. Bénéf. 6000. Px 11000.

**EMPLOYÉ** intéressé ou command. déposé de 30 à 40000 demandés p. gr. fabric. d'un article con. et de luxe (Paris) placem. de 1<sup>er</sup> ord. et de toute sécurité. Mais. fondée en 1872, l'employé intér. serait chargé de représentation. Brill. avenir.  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)

A enlever **FIPICERIE** crémérie. Agencement de suite très coquet, ten. dep. 2a. Aff. 14000. Loyer extraord. 425 f. Px 3500. Belle occas.  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)

Quartier de l'Opéra **FLEURS** plumes et garnitures p<sup>o</sup> robes. Mais. ten. dep. 11 a. et fond. en 1867. Clientèle aristocratique. Affaires au comptant. Bénéf. 11,000. Magas. coquettement installé. Px 18,000 (facilités), conviendrait à dame du monde.  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)

60,000 fr. de bénéfices par an  
A céder près **FABRIQUE** de Couronnes. Aff. gr. cimetières. 1<sup>er</sup> ord., agenc. sup. 15a. exist. 3 chev. 3 voit. 3 voyag. j. jard. d'agrém. app. de 8 p. au 1<sup>er</sup> Loy. 3,000. Px à débat. Cède ap. gr. fort.  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)

25,000 f. garantis par immeubl. et propriét. s. demand. en commandite p. donner extension à fabrique d'ustensiles de ménage Nord occup. 60 ouv. fais. 150000 d'aff. Bx int., rem. s. bénéf.  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)

**COMMANDITAIRE** av. apport de 20000 f. parfait garanti, est dem. p. donn. extens. à anc. et import. mais. draperies de l'Est, intérêts d'usage (garanties indiscutables).  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)

le **PHARMACIE**, gr. ville Est. 20 ans d'exist. riche installat., excellente clientèle. Aff. 26,500 f. Bénéf. 11,500 f. Px 12,000 f. (Se hâter).  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40<sup>e</sup> année)

La **LIBRAIRIE CHAIX** publie sous le titre de *l'Express-Rapide* un indicateur de trains de grande vitesse sur les chemins de fer français et internationaux. Cette publication, d'un format commode et imprimée en gros caractères, contient 35 cartes ou plans. Prix : 75 c. Parait tous les dimanches. En vente dans les gares et les librairies

**La GAZETTE des BEAUX-ARTS**  
COURRIER EUROPÉEN  
DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ  
(FONDÉE EN 1859)

Texte par les écrivains spéciaux les plus renommés. — Gravures hors texte au burin, à l'eau forte, en couleurs; gravures dans le texte.

PROVINCE.. Un an, 64 fr. — Six mois, 32 fr.  
ÉTRANGER.. Un an, 68 fr. — Six mois, 34 fr.  
Numéro spécimen : 5 francs  
**PARIS — 8, rue Favart — PARIS**

**OFFICE DES INVENTIONS NOUVELLES**  
**BREVETS D'INVENTION**  
Directeur, A. GOOD, Ingénieur des Arts et Manufactures  
70, rue de Rivoli (place de l'Hôtel-de-Ville) Paris  
(précédemment, 28, rue de Lyon)

Marques de fabrique. — Dépôt de Modèles. — Dessins industriels. — Traductions techniques en toutes langues.  
Vente et Achat de Brevets d'Invention. — Cassion de licences  
**PRIX TRÈS MODÉRÉS**  
Représentation aux Expositions. Exploitation d'inventions nouvelles.

**ANNUAIRE DES COMMERÇANTS**  
DE PARIS, SEINE, SEINE-ET-OISE, SEINE-ET-MARNE, OISE ET EURE-ET-LOIR  
CONTENANT  
les adresses des Commerçants, Industriels, Commissionnaires, Officiers ministériels, Hôtels, Cafés, etc.  
Et des renseignements généraux et indispensables sur chaque localité.  
**300,000 Adresses — 30<sup>e</sup> ÉDITION**  
Un fort volume de 2500 pages, relié  
Prix : 5 francs  
A. LAHURE, éditeur, 9, rue de Fleurus

**OFFRES ET DEMANDES**

**De VOLUMES et de NUMÉROS de L'ILLUSTRATION**

Les numéros de *l'Illustration* étant presque toujours épuisés quelques jours après leur apparition, nous sommes dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes de réassortiment qui nous sont adressées. Dans le but d'être agréables à nos lecteurs, nous publions ces demandes, ainsi que les offres d'anciens numéros et volumes, dans le tableau ci-dessous. Ces insertions sont entièrement gratuites, mais nous ne pouvons nous faire les intermédiaires entre les offres et les demandes et nous prions les intéressés de correspondre directement entre eux.

**On demande :**

**ANNÉE** 1875.  
**VOLUMES** 1<sup>er</sup> sem. 1876. — M. TOMIEU, percepteur à St-Martin-de-Seignaux (Landes)

**ANNÉES** 1878 à 1892. — BIBLIOTHÈQUE publique d'Annonay.

**ANNÉES** 1860 à 1869.  
**VOLUME** 1<sup>er</sup> sem. 1870. — M. MEYRIEUX, place de l'Hôtel-de-Ville, 3 Saint-Etienne.

**VOLUME** 1<sup>er</sup> sem. 1889. — M. CLAUDIO DA SILVA 6, rue Saint-Simon, à Paris.

**NUMÉROS** 2203 et 2236. — M. PIERÇON, Hôtel et Café de France, à Longuyon (Meurthe-et-Moselle).

**NUMÉRO** 2587. — M. GENTY, boulevard Beaumarchais, 68, Paris.

**On offre :**

**NUMÉROS** 2161, 2463 à 2476, 2498. — M. GENTY, boulevard Beaumarchais, 68, Paris.

**NUMÉROS** du 1<sup>er</sup> mars 1843 à février 1844. — M. SAGOT, à Saint-Lubin-des-Joucherets (Eure-et-Loir).

**NUMÉROS** du 1<sup>er</sup> août 1888 au 1<sup>er</sup> août 1892. — M. TINTURIE, 30, rue de Malleville, à Enghien (Seine-et-Oise).

**NUMÉROS** 2332 à 2340, 2360, 2414 à 2440.

**ANNÉES** 1890, 1891, 1892. — M. TOUSIER, 24, rue Croix-de-Seguy, à Bordeaux.

**COLLECTION** de 1813 à 1870. — M. TOMBET, 49, rue de Seze, à Lyon.

**ALMANACHS** de *l'Illustration* de 1851 à 1870. — M. PARIS, 23, rue de la Monnaie, à Rennes.

**ARGENT de SUITE** sur toutes Garanties Mobilières et Immobilières, SUCCESSIONS, PRETS, ACHAT, ouvertures USUFRUITS, NU-PROPRIÉTÉS, CAUTIONNEMENTS, etc.  
DE ROUVILLE, 55, Rue de Châteaudun, 55, PARIS.

**NOS PROCHAINS ROMANS**

L'ILLUSTRATION publiera dans le courant de l'année :

**LA TERREUR**

Grand roman inédit, par VICTORIEN SARDOU, de l'Académie Française.

**SOUTIEN DE FAMILLE**

Grand roman inédit, par ALPHONSE DAUDET.